Les fausses infidelitées

La Mere Jalouse

Beverley

c/77 45

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Par M. BARTHE, *de l'Académie de Marseille.*

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 25 Janvier 1768.

In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursum.

Eunuque de Térence, Acte I.

A PARIS,

Chez LAURENT PRAULT, Quai des Augustins, au coin de la rue Gîst-le-Cœur, à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVIII.

PQ
1955
B66F3

A MON FRERE.

Recevez cette petite Piéce dont vous deſiriez le ſuccès autant que moi. Je vous la dédie. Je ne doute point qu'elle n'ait votre ſuffrage; ſi le jeu des Acteurs a ſéduit le Public, je retrouverai la même illuſion dans votre amitié.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORIMÉNE, jeune veuve..	*Made. Préville.*
ANGÉLIQUE, Couſine de Doriméne.....	*Mlle. d'Oligny.*
Le Marquis de VALSAIN, Amant de Doriméne....	*M. Bellecour.*
Le Chevalier DORMILLI, Amant d'Angélique.....	*M. Molé.*
MONDOR.	*M. Préville.*

La Scene eſt à Paris chez Doriméne.

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

CHEVALIER, votre amour eſt une frénéſie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine eſt une fantaiſie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Doriméne un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.

Votre ſcene d'hier fut bien extravagante !
Angélique eſt outrée.

DORMILLI.

Ah ! que dites-vous là ?
Il lui ſied de bouder ! Les femmes, les voilà.
Ont-elles quelque tort ? Si nous oſons nous plaindre,
Elles ſont d'une adreſſe ! Elles ſavent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu ?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'eſt permis de l'être...

DORMILLI.

Moi !

VALSAIN.

Sous un triſte nom c'eſt ſe faire connoître.
On cauſe, diſons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui ? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaiſans,
De maîtreſſe & d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux & même amans commodes.
Je leur permets de rire ; un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh ! vous, vous aimez bien :
C'eſt le plus beau ſang froid !...

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniſer les gens, ce n'eſt pas mon ſyſtême.
L'air froid cache ſouvent un cœur qui ſçait aimer ;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit ſçavoir eſtimer.

Les Femmes, j'en conviens, peuvent être infidelles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, & point de triste chaîne.
De l'Amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs:
Moi, j'en ai la tendresse... & d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Doriméne
Pour quelque heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin & rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN *riant.*

Pour vous prouver que j'aime
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois:
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez ; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux ;
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vû Doriméne, & même sa Cousine
bas & d'un air effrayé.
Rire avec lui, d'un air, là...

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissans !
Un riche, au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est parfois bête,
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés ;
Assés mauvais railleur sur les maris trompés ;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh ! bien, il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amans,
Ont daigné quelquefois lui donner des momens ;
Et, trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait, à plaisir, un fat très-ridicule.

Et vous ne voulez pas qu'on en rie ?

DORMILLI.

Oh ! j'ai vû
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces Dames,
Qui bientôt... tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher Marquis ; notre siécle, nos mœurs,
Nos maris, nos amans, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit, que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin jeune & fidèle encore,
Mais qui, peut-être hélas ! dans peu me trahira...
Vous ne connaissez rien, Monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie :
Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très-bien ; mais, je vous prie,
Du respect pour le Sexe, ou je romps avec vous :
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus....

DORMILLI *l'interrompant.*

Comment ! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Appaisez-la bien vîte ; &, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité :
Mais surtout, il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.

Dormilli appercevant Mondor, s'en va ; le regarde

d'un air ennemi & le salue à peine. Mondor s'arrête quelque tems, étonné de l'accueil.

SCENE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR *riant.*

Qu'a-t-il donc ? Il me fuit ; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami ?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai ; je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympatiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR *d'un air léger.*

Non, non ; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie ;
Qu'il veut garder un cœur, après l'avoir vaincu.
Dans Paris ! à son âge ! où Diable a-t-il vécu ?
Il est quitté ? La chose est-elle si cruelle ?
Une belle bientôt nous venge d'une belle ;

C'eſt dans l'ordre ; on ſe prend, on s'aime, on ſe trahit ;
Et les Femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête ? Eh ! bien, j'en fais dix autres.

VALSAIN.

à part. *haut.*
Amuſons-nous du fat. Des ſoins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage ; il vous craint.

MONDOR.

Qui ? moi !

VALSAIN.

Vous.
Au reſte, on eſt flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en eſt amuſé. Mais, il pourroit me craindre ?
Vous croyez ?

VALSAIN.

Pourquoi non ? Je ne ſçais pas me plaindre :
Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois auſſi l'honneur de vous haïr.

MONDOR *d'un air modeſte.*

Ah ! Monſieur !

VALSAIN.

Vous lorgnez d'aſſez près Doriméne.

MONDOR *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc auſſi ?

VALSAIN.

Ma peur eſt-elle vaine ?
Pour gagner tant de cœurs, & pour n'en perdre aucun,

Comment faites-vous donc ?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.
J'éveille l'amour propre, & le pique & le flatte ;
En paraiſſant la fuir, je raméne une ingrate ;
On me voit triſte, gai, timide, entreprenant.
Et puis, ſans me piquer d'un eſprit tranſcendant,
J'ai toujours crû l'eſprit... une grande reſſource
Dans la ſociété.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre ſource
De tous les agrémens dont on me voit jouir,
C'eſt... un peu de fortune, & l'or ſçait éblouir ;
L'or, mobile puiſſant des humaines foibleſſes.
Je ne me targue point de mes vaines richeſſes.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maiſon,
Peut-être un Cuiſinier qui s'eſt fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, & mon Hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai ne font pas mon mérite ;
Tout cela n'eſt pas moi, je le ſçais ; mais enfin,
On éblouit ainſi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la Philoſophie ?
Allier tant d'eſprit à tant de modeſtie !
Vous devenez ſublime, & c'eſt ce que je crains :
Adieu ; ménagez-moi dans vos vaſtes deſſeins.

SCENE III.

MONDOR *seul.*

Je le crois mon ami ; sa franchise intéresse ;
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse ! c'est peu ; deux cœurs me sont acquis :
Monsieur le Chevalier & Monsieur le Marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste ;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une Beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté ;
Et Dormilli, fougeux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante & qui gêne une épouse ;
Bien vû ! Quant aux billets que je viens de risquer ;
Elles n'oseront pas se les communiquer ;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrétes.
Je vais mener de front deux intrigues secrétes.
Le jeu sera piquant : deux belles à la fois !
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici ; sortons prudemment : il me semble ;
Qu'il n'est pas à propos que je les voye ensemble.

SCENE IV.

DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÉNE.

Que ſe paſſe-t-il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une ſi belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre aſſez divertiſſante.

DORIMÉNE.

J'en reçois une auſſi dont le ſtile m'enchante.
La vôtre? Peut-on voir?... *Angélique donne ſa Lettre.*
Mais le tour n'eſt pas mal.
Vous avez la copie, & moi, l'original.
Nos billets ſont pareils. *Elle donne ſa Lettre à Angélique.*

ANGÉLIQUE *la liſant.*

O la plaiſante choſe!
C'eſt un trait de Mondor.

DORIMÉNE.

Voilà donc de ſa proſe:
Un billet circulaire!.. Il faut nous réunir.
Mettez vous là. *montrant une table où l'on peut écrire.*

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMÉNE.

Pourquoi? Pour le punir.

Le fat ! Et puis je veux... L'idée eſt excellente.
Par ſes tranſports jaloux Dormilli vous tourmente,
Valſain me déplait fort avec ſes tons glacés,
Votre amant aime trop, & le mien pas aſſez.
Ce ſeroient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÉNE.

Je vois un moyen ; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'Epître, & même tendrement.

ANGÉLIQUE *riant.*

Oui, par un billet doux peut être ?

DORIMÉNE.

Juſtement.
C'eſt là le vrai moyen de guérir l'un & l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaiſamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au ſeul nom de Mondor ;
Et Valſain, allarmé, malgré tout ſon mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez ; vîte.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor !

DORIMÉNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux !

DORIMÉNE.

Pour mieux le corriger.

Il eſt bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime :
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
Ne perdons pas de tems. *Angélique s'aſſied.*
Je dicte. Écrivez... Bon !

ANGÉLIQUE.

Mais il ne ſera plus jaloux au moins ?

DORIMÉNE.

Eh non.
Dictant.
» *Je ne ſais, Monſieur, ſi je fais bien de vous répon-*
» *dre.*

ANGÉLIQUE.

Je ſais que je fais mal.

DORIMÉNE *dictant.*

» *J'ai combattu long-tems...*

ANGÉLIQUE *répète ce qu'elle écrit.*

Long-tems.

DORIMÉNE *dictant.*

» *Mais je ſuis excédée de Monſieur Dormilli...*

ANGÉLIQUE *écrivant.*

Dites que je l'abhorre ;
Je l'aimerois autant.

DORIMÉNE.

Eh bien,
» *Je ſuis... ſi cruellement tourmentée.*

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.
Vous vous divertiſſez.

DORIMÉNE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais quand on écrit !

DORIMÉNE.

Otez *cruellement.*

ANGÉLIQUE *avec vivacité.*]

J'y penſois.

DORIMÉNE *dictant.*

» *En vérité, dans les impatiences qu'il me cauſe...*

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÉNE *dictant.*

» *Je ne ſais qui je ne lui préférerois pas.*

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expreſſion pareille.

DORIMÉNE.

Quelle enfance !

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi ſur ce point,
Ou...

DORIMÉNE.

Qu'importe le mot, quand la choſe n'eſt point ?

ANGÉLIQUE.

Il eſt fort, ce billet.

DORIMÉNE.

Et moi, j'oſe prétendre

Qu'un jaloux, ou qu'un fat, peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira ?
Se croire aimé de nous!

DORIMÉNE.

Bon! Il le croit déja.
Et les hommes, d'ailleurs... quelle crainte eſt la vôtre!
Ce ſexe eſt vain, très-vain... preſqu'autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je ſaurai l'envoyer;
Et..., ſoyez inflexible avec le Chevalier;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

Angélique ſe lève pour lui céder la place.

Moi, j'aime auſſi Mondor, & je veux le lui dire.

En s'aſſéyant.

Ils ſeront bien joués, bien plaiſans tous les trois.
Quel plaiſir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu, vous aimez bien à voir ſouffrir!... ſilence!
Ils approchent tous deux. C'eſt Valſain qui s'avance,
Cachez votre papier.

DORIMÉNE *aſſez haut pour être entendue de Valſain.*

Vous vous moquez de moi.
Oh, je ne ſuis point fauſſe.

SCENE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI *bas à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin; vous me fuyez, cruelle.

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scene nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai par-tout.

Angélique se réfugie auprès de Doriméne.

DORIMÉNE *à part.*

C'est-là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
à Valsain.
Ah! vous voilà, Monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osois, Madame, interrompre un billet.

DORIMÉNE *sans le regarder & continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, Madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même & de vous.

DORIMÉNE.

C'est que, précisément, j'écris un billet-doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez? un billet-doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t'on s'occuper...

DORIMÉNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÉNE *à part.*

Le traître!
Encore un mot.

Elle écrit d'un air très-animé,

VALSAIN.

Le stile en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

Doriméne plie son billet.

Mais c'est finir trop tôt: on ne peut trop écrire,
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÉNE.

DORIMÉNE *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.

à un Laquais.

Holà quelqu'un? Portez bien vîte cette lettre.

VALSAIN.

C'eſt peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÉNE.

Chez vous? Eh-bien, Monſieur, allez la recevoir.

elle ſort.

VALSAIN *ſouriant.*

Ah! Je ſuis pénétré d'un ſi flatteur eſpoir;
J'y cours.

SCÈNE VI.

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI *retenant Angélique qui veut ſuivre Doriméne.*

UN moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je ſuis trop en colère;
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh, discours superflus,
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours Monsieur!

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, Mademoiselle...
J'attends; vous arrivez; vous étiez la plus belle;
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent;
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mistérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wisth; il fait votre partie:
J'en fais une autre, moi; loin de vous! & comment?
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement;
On me gronde; on se plaint; vous éclatez de rire:
Et vous & votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire

Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh ! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime ou n'aime comme moi ;
C'est qu'ils ne sentent point ; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet ; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah ! dût-il m'en couter l'effort le plus pénible ;
Je dois pour vous, Monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujetir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre ;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un ? vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée ? ah ! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses ?
On met, sans le savoir, mon éventail en piéces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent.
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran ! Jamais. Quelle crainte cruelle !
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidelle ?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrais!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie:
Elle m'aime; & pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux:
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE *avec dépit.*

Eh bien, Monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle,
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGÉLIQUE.

Ciel! encor des fureurs! Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom & vos refus?

SCENE VII.

DORMILLI *seul.*

C'est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.

Mais quel eſt ce rival?

Mondor paroît.

Je l'apperçois peut-être...

C'eſt lui; préciſément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encore & plus content de lui.

SCENE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin & à part.*

BON!

Haut, & d'un air triomphant.

Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime!

DOMILLI.

Oh! je ſais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi, qui raille peu,
Je vais, Monſieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre préſence, ici... m'étoit fort agréable.
Cependant...

MONDOR *riant.*

Vous croyez que je ſuis redoutable;
Et que ſur Angélique on a quelque deſſein?

DORMILLI.

De grace, expliquons nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande eſt fort bonne.
Chevalier, ſi je puis n'en vouloir à perſonne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien, qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il ſe peut,

En riant, & du ton d'un homme qui compte ſur la fatuité de Mondor.

Mais vous le direz, vous, n'eſt-ce pas?

MONDOR.

Il eſt leſte!
Ma foi, ſi je le dis, c'eſt, je vous le proteſte,
Pour vous tranquiliſer: vous êtes ſi preſſant...
Je vois que vous ſouffrez; je ſuis compatiſſant.

DORMILLI.

Au fait, par grace.

MONDOR.

Eh bien, s'il faut vous en inſtruire...

Il s'amuſe de l'attention que lui prête Dormilli.

Ces choſes-là pourtant ne doivent pas ſe dire.

DORMILLI.

Avec une impatience qu'il veut maſquer ſous un ton badin.

Aujourd'hui l'on dit tout; dites donc.

MONDOR.

Trop de feu ;

Trop de feu, Chevalier ; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi, Monsieur, Doriméne...

MONDOR *négligemment.*

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous ?

MONDOR.

Mais, non.

DORMILLI.

D'honneur ?

MONDOR.

D'honneur.

Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Doriméne a pour nous, c'est une chose sûre,
Un gout très-décidé, mais je dis, décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, Monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves ?
Oh ! parbleu, c'est me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen, avec vous, de garder un secret !

Il tire un Porte-feuille de ſa poche.

Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut-il, à l'inſtant même, avoir la complaiſance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je penſe
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... liſez.

Il lui préſente le billet : Dormilli veut s'en ſaiſir & Mondor le retient. Dormilli lit avidement. Mondor continue.

Sous un ſtile badin ſes feux ſont déguiſés;
On badine d'abord, puis on eſt attendrie;
Puis, le moment fatal, & puis la jalouſie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir;
Et le roman finit par un beau déſeſpoir.

Il éclate de rire.

Mais, n'admirez-vous pas le ſommeil létargique
Du Monſieur de Valſain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui, qu'on a ſupplanté,
Il eſt, le cher Marquis, d'une ſécurité!

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par ſa Maîtreſſe!
J'avois ſçu le prévoir; je le diſois ſans ceſſe.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très-longtems avant.
Mais, Angélique!...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI *d'un ton brusque.*

Eh bien, je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR *d'un air fin.*

Néanmoins, je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne, en vérité, ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.

Il chante le vers suivant, pris d'un Opéra.

Les amans affligés aiment la solitude.

SCENE IX.

DORMILLI *seul.*

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï;
On l'aime, & l'on me hait! & Valsain est trahi!
Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.

Mon pauvre ami Valſain ſera fort étonné.

SCENE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI *à part.*

Il me paroît bien triſte!

VALSAIN *à part.*

Il a l'air indigné.

Ils ſe regardent quelque tems en ſilence.

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI.

à part, en s'éloignant de Valſain.

A-t-il quelque ſoupçon?

VALSAIN.

A part, s'éloignant de même.

Je dois lui dire tout; mais, de quelle façon?

DORMILLI *à part.*

Comment m'y prendre ?

Ils se rapprochent l'un de l'autre.

Haut.

Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout-à-l'heure Angélique :
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flater,
Que votre aimable veuve a sçu me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Doriméne !
Etes vous bien sûr d'elle ?

VALSAIN.

Ah ! très-sûr ; j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur ?
Écoutez, cher ami ; surtout, point de fureur.
Je commence à penser enfin, comme vous-même.
Oui ; je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien ! de mes amours vous êtes occupé !
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres ?

VALSAIN.

Quoi donc ?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un ; qu'elle ose
Écrire à ce quelqu'un ; que cet amant discret,
Ce modeste rival montre, d'elle, un billet ?

Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez; je n'oſois vous le dire;
Vous ſçavez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met, de plus, au rang de ſes amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Écrit à lui Mondor. L'affaire eſt moins tragique,
Puiſque vous la ſaviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lû.

DORMILLI.

Vous l'avez lû?

VALSAIN.

Deux fois: j'en étois confondu.

DORMILLI *d'une voix étouffée.*

Qu'entend-je?... ſe peut-il?... Angélique perfide!
Je n'en doute donc plus!.. Quel coup!.. Il me décide;
Ami, conſolons-nous. Plus ſenſés déſormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur: il faut être équitable.
La mienne m'eſt fidéle, & je ſerois coupable
Si...

DORMILLI *très-vivement.*

Fidèle ? Oui, fidèle ; Adorez-la, Mondor ;
Qu'elle fidélité ! Là, tout-à-l'heure encor...
Elles pouſſent bien loin la feinte & le caprice !
Ne me croyez donc pas le ſeul que l'on trahiſſe.
La vôtre... Mais au reſte elle m'étonne moins.

VALSAIN *poſément.*

Qu'a-t-elle fait ? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs ſoins,
Mondor tient un billet écrit par Doriméne,
Billet qu'il montre auſſi, que je croyois à peine ;
Voilà ce qu'elle a fait ; voyez.

VALSAIN *à part.*

Que dit-il là ?

Haut.

Deux billets à Mondor !.. Répétez-moi cela.
Doriméne...

DORMILLI *avec impatience.*

Oui Monſieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre ?..

DORMILLI.

Oui Monſieur.

VALSAIN.

A Mondor ?

DORMILLI.

Oui Monsieur.

VALSAIN.

Une Lettre ?

DORMILLI,

impétueusement.

Oui Monsieur, oui Monsieur, oui Monsieur.

VALSAIN,

à part & toujours de sang froid.

A Mondor,

Deux billets !... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor ?

VALSAIN *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance ;
Il ne trahit pas ; non. *Ses vertus*, disiez-vous,
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus. Oh ! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique ! & c'est Mondor qu'elle aime !

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réfléxion !

VALSAIN *riant.*

Je reviens à l'instant.

Il s'en va.

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraye ;
» J'écris un billet-doux.

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

Il veut sortir.

DORMILLI,

lui serrant le bras avec colére.

Du moins ! concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor ? Le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique :
Celui de Doriméne, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir ?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant ; il veut se réjouir.

DORMILLI,

à Valsain. à lui-même.

Ah ! fort bien. Croira-t'on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf, & le plus doux langage ?...
Que n'ai-je aimé Julie ?... *à Valsain.* Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet ? L'auriez-vous retenu ?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère :

Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil ; alors, vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami ! quel amant ! vous me désespérez...
Voyons de près mon fat. *Il sort.*

VALSAIN *allarmé.*

Pour une bagatelle,
Tant de bruit ! arrêtez. Angélique est fidelle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI *revenant.*

Comment ! Que dites-vous ?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse, à la fois, de Mondor & de nous.

DORMILLI.

Quoi ! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres, à la fois, & deux lettres badines !
A Mondor... qui les montre ! allons ; réfléchissez.

DORMILLI *avec vivacité.*

Est-il bien vrai ?... Comment ?... de grace... éclaircissez...

VALSAIN,

Mais tout est éclairci. L'une est jeune & timide ;

L'autre

L'autre n'eſt que maligne & point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets ! Je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait des ſuccès ; j'y conſens ; mais ailleurs ;
Il n'en a point ici.

DORMILLI,

l'embraſſant avec tranſport.

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh oui ; je le parie,
Je ſuis encore aimé. Vous avez bien raiſon ;
J'ai mille ſouvenirs : elle, une trahiſon !
J'ai crû... J'étois donc fou. La découverte eſt bonne.
Angélique me trompe : eh bien ! je lui pardonne.
Elles nous ont joüés toutes deux ! mais enfin,
Pour nous en impoſer il faut être plus fin.
Nous ſommes clair-voyans... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous, préſentement puis-je attendre un ſervice ?

DORMILLI *avec une effuſion de tendreſſe.*

Ah ! je ſouſcris d'avance à vos moindres deſirs.

VALSAIN.

ſouriant & d'un air tranquille.

Laiſſez vivre Mondor pour nos menus plaiſirs.

DORMILLI.

avec une joie exceſſive.

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Doriméne ;

De mon faux déſeſpoir réjouir l'inhumaine.

Il va pour ſortir.

DORMILLI *le retenant.*

Mais ſommes-nous bien ſûrs?.. Croyez-vous fermement?
C'eſt qu'on ne doit jamais croire légérement.

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN *rêvant.*

Eh bien, j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime eſt un jeu,
Et qui pourra ſurtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!
C'eſt pour vous détromper... *à part.*
& leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi ſongez-vous donc?

VALSAIN.

Je ſonge à vous ſervir.

d'un ton badin.

Je doute auſſi, je doute, & je vais m'éclaircir.
Partez.

Il veut le faire ſortir.

DORMILLI *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI *résistant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains....

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, & gardez de paroître sans moi.

Il le pousse enfin hors du Théatre. Un moment après Dormilli rentre, & sans être apperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.

SCÉNE XI.

VALSAIN *seul.*

COMMENT ! il a crié, fait un affreux vacarme ;
Moi-même, (car ceci m'a causé quelque alarme)
J'aurai vû le Mondor, & rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidens ;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces Dames :
Non, parbleu, c'en est trop ; ne gâtons pas les femmes.
Oh, rien n'est dangereux comme l'impunité....
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,
Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que nous sommes !
gaiement.
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÉNE XII.

DORIMÉNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÉNE,
bas à Angélique dans le fond du Théâtre.

IL est accablé de douleur :
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE.

bas à Doriméne.

Voyons.

DORIMÉNE,

à Valſain qui ſe proméne d'un air fort triſte.

Où va Monſieur ?

VALSAIN.

Je ne ſçais.

DORIMÉNE.

Cet air triſte a lieu de me ſurprendre.

VALSAIN.

ſe promenant toujours.

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre ?
Engager un amant, l'enflâmer, l'attendrir,
Lui promettre ſon cœur, ſa main, & le trahir !
Le moïen qu'à ce coup l'infortuné ſurvive ?

DORIMÉNE.

Je ne mérite pas une douleur ſi vive.

VALSAIN.

s'arrêtant.

Votre inconſtance auſſi me touche infiniment ;
Mais je n'en parlois pas, Madame, en ce moment ;
Je penſe à mon ami qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique,
Furieux, comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudi l'amour & même l'amitié.
Madame, je l'ai vû prêt à perdre la tête ;

Il la perdoit ſans moi.

DORIMÉNE.

Vous êtes bien honnête.
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Auſſi, pour le ſauver,
Ai-je pris un moïen... qu'il auroit pû trouver.

ANGÉLIQUE *allarmée.*

Et quel moïen?

VALSAIN.

Très-ſimple, il s'offroit de lui-même.
Vous connoiſſez Julie, & ſavez qu'elle l'aime;
Brune vive, piquante!

DORIMÉNE *feignant.*

Eh bien, il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pû l'enflammer...

DORIMÉNE *à part.*

Bon.

VALSAIN *lentement.*

Mais, comme Julie eſt jeune, tendre & belle...

DORIMÉNE *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, Madame; c'eſt moi qui viens de l'y mener.
Il réſiſtoit d'abord; mais... j'ai ſçu l'entraîner.

DORIMÉNE *à part.*

Le Monſtre!

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah ! Dieux !

VALSAIN *à Doriméne.*

Voyez cette ſcène touchante ;
Mon ami conſolé, les tranſports d'une amante ;
Ils vouloient tout ſe dire, & ne ſe parloient pas ;
Mais quels regards ! J'aimois juſqu'à leur embarras.
à Angélique.
Vous auriez pris plaiſir, ſur-tout, à voir Julie :
Tous deux me raviſſoient : j'en ai l'ame attendrie.
à Doriméne.
C'eſt que rien n'eſt ſi beau que l'aſpect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin, j'ai décidé ſon cœur,
à Angélique. *à Doriméne.*
Ils ſeront l'un à l'autre... Et, quant à moi, Madame,
J'attends : peut-être un jour trouverai je une femme,
Qui daignera m'aimer ; notre rival heureux,
Mondor, monſieur Mondor en a bien trouvé deux.

Il ſalue reſpectueuſement ; on ne lui rend point ſes révérences ; il ſort.

SCENE XIII.

DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÉNE,

après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.

QUEL homme !... & je l'aimois !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous m'avez perdue.
Mais, quelle idée aussi ! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer.

Dormilli sort du cabinet où on l'a vû entrer, & s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette Scène il fait, de tems en tems, des pas vers Angélique.

DORMILLI.

bas.

Écoutons.

DORIMÉNE.

L'avanture est heureuse peut-être ;
Et je me félicite enfin de les connoître :
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc ! voilà comme ils aimoient tous deux !
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, Madame, à leur place ;
J'en aurois fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, & nous lui répondons !
C'eſt pour un tel rival, que nous les trahiſſons !
Pouvoient-ils ?...

DORIMÉNE.

Ils pouvoient, au moins par bienſéance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'eſt pas trop, je penſe.
J'ai vû votre jaloux, ſoupirant à vos pieds,
Promettre de mourir, ſi vous l'abandonniez.
Eh bien, qui l'empêchoit de vous tenir parole ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit ? ô Ciel !

DORIMÉNE.

Oui ; c'étoit-là ſon rôle ;
Le rôle de Valſain, de tout amant quitté :
Le nôtre eſt à préſent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE *pleurant preſqu*

L'honneur ! l'honneur conſiſte à ne tromper perſonne.

DORMILLI,

bas dans le fond du Théâtre.

Charmante !

Il s'approche d'elle.

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant ! vous vouliez aujourd'hui

Que votre froid Valſain fût jaloux comme lui.
Ah ! par ſon défaut même il doit plaire à Julie ;
Et je dois regretter juſqu'à ſa jalouſie.
Où retrouver jamais un cœur comme le ſien ?
Si du moins, il voyoit le déſeſpoir du mien !...
Je veux le détromper.

SCENE XIV.

DORMILLI, DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI *avec tranſport.*

Il l'eſt, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah Ciel ! Ah Dormilli !

DORMILLI.

Quoi ! vous m'aimez encore ?
Quoi ! vous doutiez d'un cœur où vous regnez toujours ;
Diſpoſez de mon ſort, de ma main, de mes jours.

DORIMÉNE,
avec un air de dépit & de joie.

Ce traître de Valſain !

DORMILLI.

A vû votre artifice,
Et s'eſt un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice !

DORMILLI.

Oh ! non, pas tout-à-fait ; mais quelle heureuse erreur !
à Doriméne.
N'allez pas le gronder ; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre ;
à Angélique.
Je n'aurois pas joüi d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu ?

DORMILLI *avec l'ivresse de la joie.*

Je vous ai laissé dire & n'en ai rien perdu.

DORIMÉNE *qui voit venir Valsain.*

Paix.

SCENE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÉNE. ANGÉLIQUE.

VALSAIN,

Entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.

C'EST lui que je vois. Aura-t-il pû ſe taire?
Il s'avance & regarde quelque tems.
Ces Dames ſavent tout.

DORIMÉNE.

Votre affreux caractère
M'eſt enfin dévoilé; vous êtes le mortel
Le plus faux !...

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel.
On ne peut, avec lui, ſe venger à ſon aiſe.
Mon pauvre Chevalier, ah! qu'un ſecret vous péſe!
Plus de ſociété déſormais entre nous:
gaiement.
Du moins, pour les noirceurs, je les ferai ſans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, ſans moi.

DORIMÉNE.

Comme il ſe juſtifie!

DORMILLI,

à Angélique. *à Valsain.*

Le croirez-vous encor ? J'épouse donc Julie !

à Angélique.

Quand je jure à vos pieds...

Il tombe aux pieds d'Angélique.

SCENE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMÉNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*

Il est ma foi charmant !

Ce tendre Chevalier aime excessivement.

Pourquoi le maltraiter ainsi, Mademoiselle ?

bas à Valsain qui rit.

Vous riez de le voir aux pieds d'une infidelle ;

Méchant ! il aime encor l'objet que j'ai charmé.

bas à Dormilli qui rit aussi.

Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.

Dormilli & Valsain rient de Mondor sans se gêner.

à part.

Bon, chacun rit de l'autre. *Ils rient tous trois.*

VALSAIN *à Mondor.*

On rit de vous.

à Doriméne.

Madame,

Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÉNE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi.
Je te céde l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime ;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous ; & qu'en cet heureux jour ;
désignant Mondor.
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux Belles.

Doriméne, Angélique, Valsain & Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, & sortent en riant.

SCENE XVII.

MONDOR *seul, exprime sa confusion à droite & à gauche.*

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra...
L'Amour me les ravit, l'Hymen me les rendra.

FIN.

Lû & approuvé ce 18 Février 1768. MARIN.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer ce 18 Février 1768. DE SARTINE.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer ce 18 février 1764. DE SARTINE.

LA MERE JALOUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. BARTHE, de l'Académie de Marseille;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 23 Décembre 1771.

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.
Perse, Satire V.

Le prix est de 30 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame DE MELCOUR.	*Mad. Préville.*
M. DE MELCOUR, ancien Militaire.	*M. Brizard.*
JULIE, Fille de Madame de Melcour.	*Mlle Doligny.*
Madame DE NOZAN, Tante de Julie.	*Mad. Drouin.*
M. DE VILMON, Ami de M. de Melcour.	*M. Bellecour.*
M. DE TERVILLE, Amant de Julie.	*M. Molé.*
M. DE JERSAC.	*M. Augé.*
UN PEINTRE.	*M. Dauberval.*
Une Femme-de-Chambre.	
Laquais.	

La Scene eſt à Paris chez M. & Madame de Melcour.

LA MERE JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

ELLE repoſe enfin dans le petit Sallon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maiſon.
Jadis nous étions gais, & d'une gaîté folle;
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me déſole.

VILMON.

Il eſt vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.
Elle vouloit tout voir, & se montrer par-tout;
Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.
En riant.
Enfin, excepté nous, & Terville que j'aime,
Et ce Monsieur Jersac présenté par vous-même,
Elle ne voit personne & boude l'univers.
Son esprit même... a pris je ne sais quel travers;
Cet esprit enjoué qui savoit tout séduire
Tourne presque à l'aigreur, & vise à la satire.
De tous ces changemens n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-pere si tendre!)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus, cependant, j'ai peine à m'expliquer:
Cela seroit fâcheux, cela peut ne pas être.

MELCOUR.

Vous m'allarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer, qu'entre nous,

Qu'avec ſa fille même elle eſt d'une triſteſſe,
D'une humeur !

MELCOUR.

Hé ! mais, oui ; par excès de tendreſſe.
Elle la veut parfaite ; à cet âge ! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée ? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raiſon.

VILMON.

Parée ? on eſt plus mécontente.

MELCOUR.

On a raiſon. Faut-il que ſa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle & la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe ?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triſte couvent elle a franchi la porte,
Madame ne ſort pas, & défend qu'elle ſorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc ?

VILMON.

S'il faut ne point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je ſais dater)
Le jour où du couvent la petite eſt ſortie ;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR,

Mais, Vilmon, c'eſt me dire & ſans trop de détour,
Que vous ſoupçonneriez Madame de Melcour...

Il eſt interrompu, & dans toute la Scène ſuivante il a l'air triſte & penſif.

SCENE II.

Mde DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE NOZAN *de loin.*

JE l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmene,
Qu'elle ſorte avec moi; ſa mere a la migraine,
Ma nièce ne l'a point, & la prendroit auſſi.
On me la tyranniſe, on l'empriſonne ici;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

Elle met des gants.

Monſieur, à mon retour que votre femme gronde
Cela m'eſt fort égal, je pars, & promptement.

Avec joie & d'un air de confidence.

Je l'ai fait habiller très-clandeſtinement;
Chez moi: vous m'entendez? J'ai même aidé Liſette.

Une Femme-de-Chambre lui porte un évantail.

Bon, j'avois oublié mon éventail. — Roſette?
Eſt-elle deſcendue?

ROSETTE *à demi-voix.*

Elle descend.

Rosette sort.

Madame DE NOZAN.

Adieu,
Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu ?

Madame DE NOZAN.

O ! Si vous la voyiez ! Elle est . . . dans sa parure,
Elle est d'une beauté ! Mais j'entends ma voiture,
Adieu, je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a ma foi raison.

SCENE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR *d'un air distrait & rêveur.*

MADAME de Melcour . . . le pensez-vous, Vilmon ?
Jalouse . . . de sa fille !

VILMON.

A vous parler sans feinte,
Je n'en suis pas très-sûr ; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur ?

Jalouſe ! de ſa fille !... Allons donc, quelle erreur !
Vous voilà bien au reſte, avec votre fineſſe,
Le tic d'obſerver tout, de deviner ſans ceſſe.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort ;
Une mere jamais eut-elle un pareil tort,
Un foible ſi honteux ? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit ſa mere.

VILMON.

Cela doit être au moins ; j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Savez-vous quand du ſang on étouffe la voix,
Quand on peut ſe réſoudre à n'aimer point ſa fille ?
C'eſt lorſque ſa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mere, ivre de la beauté,
Punir dans ſon enfant la laideur, comme un crime ;
D'un barbare amour-propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'enſevelir ſouvent
Dans le fond d'une Terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec ſa mere ?

VILMON.

Non ; au public pourtant on ne la montre guère.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Reſpectés, je le ſais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un ſiecle vain, dans un monde frivole
Où la beauté du Sexe eſt ſa premiere idole;
Où les femmes, de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeuneſſe éterniſer la fleur,
Diſputent le terrein à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défenſe;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, ſans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'eſt pourtant pas très-rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'eſt qu'on ſait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un ſecret?

VILMON.

Hé oui! pour l'arracher,
Peut-être aſſidûment faut-il voir une mere
Idolâtre du monde & coquette légère,
Que ſa fille... importune, & déja ſuit de près,
Et dont un gendre, hélas! va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, Monsieur, n'aime donc point la sienne ?

VILMON.

Elle l'aime, beaucoup, il faut que j'en convienne ;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire ?
Une mere, en un mot, (je souffre de le dire)
Oui, peut aimer sa fille, & peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallele en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune & belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.
Ce sont-là, mon ami...

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme !

MELCOUR.

Oh !.. vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-pere ;
Et vous craignez, Monsieur, vous voulez qu'une mere...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir ; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir ſon humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien ! il vous dira ſi j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau ?

VILMON.

C'eſt pour vous qu'il eſt imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR *vivement.*

Je ſuis ſûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon ! une fille peinte à côté de ſa mere :
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends-là. Mais votre homme divin
Me fait auſſi damner ; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'eſt à perdre la tête.
Amenez-nous ce Peintre, obligez-moi ; pardon,
Le Peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCENE IV.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

QUoi ! ma fille eſt ſortie !
Il eſt fort ſingulier qu'à l'âge de Julie
On ſorte ſans ſa mere.

MELCOUR.

Ou ſa tante.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien !
Elle eſt avec ſa tante.

MELCOUR *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien ;
Pour une demi-heure au plus, je l'ai cédée.
Madame de Nozan qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Madame DE MELCOUR.

Pitié !

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Auſſi ne voir le jour de plus d'une ſemaine,
C'eſt... changer de couvent.

Madame DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,
Je me ſens un peu mieux, & je fais avertir
Mademoiſelle : mais, elle vient de ſortir!
Où l'aura-t-on menée? Ah, quelle extravagance!
Une enfant... qui n'eſt rien, n'a point de contenance,
Vous le ſavez vous-même; un air timide, neuf,
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et ſa tante! Julie eſt bien avec ſa tante.
J'aime... ma belle-ſœur, elle a l'ame excellente;
Pour la tête! penſant après avoir parlé,
Ne diſſimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aiſée à confondre,
A trente queſtions ne ſaura que répondre;
Et l'autre, pour l'aider, haûſſant vîte la voix,
Glapira bruſquement vingt choſes à la fois.
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez ſûre...

Madame DE MELCOUR.

Oui, très-ſûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur;
Votre fille eſt aimable, & votre belle-ſœur...

Madame DE MELCOUR.

L'eſt fort peu.

MELCOUR.

Bonne & gaie, & plaît par-tout.

Madame DE MELCOUR.

Peut-être,
Dans ſes ſociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante ſi bonne ?

MELCOUR.

Où ?

Madame DE MELCOUR.

Puis-je le ſavoir ?

MELCOUR.

Mais ſans doute... à choiſir des bouquets pour ce ſoir,
Porcelaines, bijoux ; on penſe à votre fête.

Madame DE MELCOUR.

Mon Dieu, ma chere ſœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien! laiſſons la tante, & parlons ſans humeur
D'un mari pour la nièce.

Madame DE MELCOUR.

A propos de ma ſœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle eſt d'une folie ?
Elle paſſe ſon tems à me gâter Julie.

MELCOUR *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point ?
Mariez-la bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Hé ! d'accord ſur ce point
Elle m'y fait penſer. La voit-elle inquiète,

Un peu triſte ? *Aurois-tu quelque peine ſecrette,*
Quelque chagrin ? dis-moi : peut-être ſouffres-tu ?
Le viſage un peu pâle ? Ah Dieux ! tout eſt perdu.
A table, où poliment près de Mademoiſelle,
Elle ne ſert, ne voit, & ne regarde qu'elle :
Mais tu ne manges point ! Ailleurs : *tu ne dis rien.*
Et la très-chere ſœur qui parle bien, très-bien,
Jour & nuit, ne voit pas qu'il faut ſavoir ſe taire,
Qu'une enfant qui ſe tait n'a rien de mieux à faire.
Quel engoûment d'ailleurs ! quelle ivreſſe ! & pourquoi ?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi ;
La voilà qui déroule & parcourt chaque pièce :
Ma ſœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce.
Souvent dans un accès, d'un air myſtérieux,
Elle prend par la main une perſonne ou deux,
Et les mène en ſilence & tout droit devant elle :
Eh mais ! admirez-donc, voyez comme elle eſt belle ! »
On regarde, on ſourit : excellente leçon !

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raiſon.
Votre fille eſt ſi bien !

Madame DE MELCOUR.

Eſt-on mal à ſon âge ?

MELCOUR.

Quoi ! les plus jolis traits, le plus joli viſage !
D'abord, vous m'avoûrez qu'elle eſt d'une fraîcheur !

Madame DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de ſeize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur !

Madame DE MELCOUR.

Un peu fade ; ſon front...

MELCOUR.

Va bien à ſa figure ;
Et quant aux yeux, ce ſont les vôtres, je vous jure
Oui ; tirez-vous de-là.

Madame DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) ſont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, oſez le dire,
Un ſon de voix charmant, & le plus fin ſourire.

Madame DE MELCOUR.

Mais, elle ſourit donc ? je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Hé ! c'eſt que devant vous elle a de l'embarras ;
Elle ne ſait comment s'y prendre pour vous plaire ;
Pourquoi l'effaroucher ?

Madame DE MELCOUR.

Elle a peur de ſa mere ?
Point du tout ; cet air gauche eſt l'effet des couvens.

MELCOUR *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laiſſer pour deux ans !

Madame DE MELCOUR *du même ton.*

Et j'avois des raiſons que j'oſe trouver bonnes.

Faut-il

Faut-il qu'elle reſſemble à ces jeunes perſonnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout ?
Aux jardins, aux ſoupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous pourſuit & court après l'éloge.
Veut-on les établir ? Les regards ſont uſés,
Par des attraits plus neufs les leurs ſont éclipſés ;
Elles brillent encore & n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finiſſons ; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, ſa tante l'aime auſſi :
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgente ; & l'autre trop ſévère.
Elle lui paſſe tout, vous ne lui paſſez rien.
Ça, reparlons du gendre, il en eſt tems.

Madame DE MELCOUR.

Eh bien ?

SCENE V.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond du Théâtre.*

AH Ciel ! je n'en puis plus, je meurs, je ſuis briſée.

MELCOUR.

Quoi donc ?

Madame DE NOZAN.

Anéantie.

Elle se jette dans un fauteuil.

JULIE.

Et moi guère amusée.
Comment avons-nous fait pour nous tirer de là ?

Madame DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle ; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions encor sans monsieur de Terville.
Ah ! comme il s'empressoit ! & pour nous être utile.

Madame DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

Madame DE MELCOUR *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc ?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

Madame DE MELCOUR *allarmée & prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déja dit, Monsieur ; quelque folie.

Madame DE NOZAN *se levant.*

Quelque folie ! un jour... le plus beau de ma vie !
Un triomphe ! mon cœur, allons, repose-toi ;
Tu dois être excédée & plus lasse que moi.

Elle fait asseoir Julie.

JULIE.

Je le ſuis, il eſt vrai. Mon Dieu! quelle aſſemblée!
Quel tumulte!

Madame DE NOZAN *careſſant ſa niéce.*

Elle en eſt encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclairciſſez-nous.

Madame DE MELCOUR.

Mais vous m'allarmez fort.

Madame DE NOZAN.

Figurez-vous, ma ſœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

Madame DE MELCOUR.

Où donc?

Madame DE NOZAN.

Aux Thuilleries;
Un monde affreux.

Madame DE MELCOUR *pâliſſant.*

Toujours quelques étourderies.

Madame DE NOZAN.

J'ai peine à reſpirer : tout Paris étoit là,
Tout Paris en extaſe! il falloit voir cela.
Si vous ſaviez combien je vous ai deſirée!
Ah! que vous auriez vu votre fille admirée!
D'abord un, & puis deux, & puis vingt, & puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau raviſſant;
Je ne l'embellis point & je ne ſais pas feindre;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.

Ils accouroient en foule, & preſſés, coudoyés,
Se ſerroient, ſe heurtoient, s'élevoient ſur leurs pieds;
Les uns cauſeurs bruyans; les autres plus honnêtes
Regardoient en ſilence, & pardeſſus les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Madame aſſurément a lieu de triompher...
Vous expoſiez ma fille à ſe faire étouffer.

Madame DE NOZAN.

Etouffer eſt fort bon! Etouffer! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle! ils ſe rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'avanture eſt charmante & le récit m'en plaît.

JULIE *ſe levant.*

Oh! moi, je n'étois pas tout-à-fait ſi contente.
Pour la premiere fois je ſors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah! qu'il m'intimidoit!
Je ne ſavois d'abord pourquoi l'on regardoit;
Je regardois auſſi; je me ſuis apperçue
Que c'étoit moi: jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai penſé qu'ils ſe... mocquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne ſais quoi,
Etoient peut-être mal; je l'ai dit à ma tante;
Elle s'eſt miſe à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débaraſſer de ces gens curieux,
Je me détourne: bon! par-tout, par-tout des yeux;
Et, des miens, à la fin, je ne ſavois que faire.

MELCOUR *à Madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide?

Madame DE NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur ? Vous faiſiez face à tout ce monde-là ?

Madame DE NOZAN.

J'étois au Ciel.

Madame DE MELCOUR *à part.*

La folle !

Madame DE NOZAN *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte ; & vous devez comprendre
Que même un ſeul inſtant, je n'ai pu m'y méprendre.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Je le crois.

Madame DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des ſouris,
Des...

Madame DE MELCOUR.

Et ma fille eſt donc la fable de Paris !

Madame DE NOZAN.

La fable ! En vérité vous êtes fort à plaindre.

Elle ſe place entre M. & Madame de Melcour, les prend par la main & leur parle bas, en imitant les voix de pluſieurs perſonnes qui interrogent & qui répondent.

On diſoit : *elle eſt bien.* — *Mais elle eſt faite à peindre ;*

Quelle taille! — *Et ces yeux!* — *Elle sort du couvent;*
Nous ne l'avions pas vue. — *On ne voit pas souvent*
De ces figures-là. — *Quel air doux & modeste!*
Sa rougeur l'embellit. — *Elle sera céleste.*
— *Elle l'est.* — *Ce doit être un bon parti.* — *très-bon.*
— *Seize ans?* — *au plus.* Et puis on demandoit son nom,
Et quelqu'un vous nommoit. — *Cette Dame?* — *est sa tante;*
Qui lui laissera bien dix mille écus de rente.
Baise-moi, mon enfant, tu les auras.

Elle la baise sur les deux joues.

Madame DE MELCOUR *à Julie.*

Rentrez,
Et ne sortez jamais sans mon ordre.

Julie rentre.

SCENE VI.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

ADMIREZ
De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

Madame DE MELCOUR.

Moi, je le trouve sage,
Et je l'ai pris trop tard. Pensez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extase des sots,
Toute cette folie enfin... qu'on exagere ?
Beau succès ! beau début ! Madame, soyez fiere.
Il ne tient pas à vous, qu'en ce même moment,
Ma fille n'ait sa part de cet enivrement ;
Que son petit orgueil & sa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
— A seize ans !

Madame DE NOZAN.

Pourquoi non ? Le compte est merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux ?

MELCOUR *appercevant Terville.*

Paix.

SCENE VII.

Monsieur DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, M. de TERVILLE, Madame DE NOZAN.

TERVILLE.

MESDAMES, pardon ; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard ; mille gens, témoins de l'aventure,

Sont venus me rejoindre ; & pour m'interroger,
On me faiſoit auſſi l'honneur de m'aſſiéger :
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour & la fille & la mere,
Je croïois partager un triomphe ſi doux,
Madame. Votre fille enchante!.. comme vous,
Et vous ſaviez déja ſans doute la nouvelle,
On s'eſt hâté, je penſe?...

Madame DE MELCOUR *ſéchement.*

Oui.

TERVILLE *cherchant des yeux Julie.*

Mais, Mademoiſelle ?

Madame DE MELCOUR.

Je vous ſais gré, Monſieur, de vos ſoins obligeans ;
Laiſſons cela, de grace.

MELCOUR *à part.*

Il eſt de ſottes gens !
Mon maudit Peintre!

Un Laquais paroît dans le fond.

Enfin le voici ; je m'étonne !

Madame DE MELCOUR *au Laquai*

Ah ! ne ſeroit-ce point ce Monſieur de Bayonne ?

MELCOUR.

A part.

Non. — Il vient à propos pour ma femme & pour nous.

SCENE VIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, TERVILLE, Madame DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, *précédé de deux Laquais qui portent un Tableau.*

VILMON *prenant Julie par la main.*

VENEZ, Mademoiſelle; on a beſoin de vous.

Madame DE MELCOUR, *au Peintre.*

Qu'eſt-ce?

MELCOUR *avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la ſcène.*

A part.

Votre bouquet. Obſervons.

Madame DE NOZAN *étonnée.*

Ciel! Julie!

Et ſa mere près d'elle.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Encore une folie!

TERVILLE

Regardant Julie & le tableau, bas à Vilmon.

Quels traits! elle eſt parlante.

Madame DE NOZAN *à Julie.*

O ! si je ne craignois
De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

Elle approche pour baiser le portrait, le Peintre l'arrête.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Quelle tête !

Madame DE NOZAN *au Peintre.*

Monsieur, j'en veux une copie.

Madame DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

Madame DE NOZAN.

Ah ! je le voudrois bien ; je n'ai pas ce bonheur.

Madame de Melcour se retourne vers son mari.

MELCOUR.

Ni moi ; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON *à Madame de Melcour, d'un air de bonhommie.*

Mais je la crois heureuse.

Madame DE MELCOUR *avec une colere retenue.*

Heureuse ! j'ose dire...
Oui, Monsieur, qu'elle est folle !... hé mais, c'est un délire.

VILMON.

A part.

Fort-bien ; j'ai deviné.

Pendant cette Scène, Vilmon observe M. de Melcour qui écoute & regarde sa femme d'un air inquiet.

Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au Peintre, &c.

MELCOUR.

Mais voyez...

Madame DE MELCOUR.

Mais je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les Maîtres de Dessin, de Musique & de Danse.

JULIE.

Je vous jure...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné !
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir ?...

Madame DE NOZAN *la prenant par la main.*

Grondeuse que vous êtes,
Regardez donc ; mais c'est à renverser les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux scenes en un jour ! l'une folle, bruyante,
L'autre, (pardon, Madame,) un peu moins indécente,
Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,
Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agrémens pour vaincre ce modèle.

VILMON *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous?...

Madame DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,
Et dissimulez mal votre plaisir extrême,
Et modestement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE *avec transport.*

Hé! c'en est un aussi.

Sur un coup-d'œil de Vilmon il se reprend.

Bas à Julie.

Votre portrait... le vôtre.

Madame DE MELCOUR.

Oh! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très-agréable,
Votre ton est poli, votre propos flatteur....

TERVILLE *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...

VILMON *l'arrête par un nouveau signe.*

Madame DE MELCOUR *à Terville.*

Je sais, je sais par cœur
Que tout portrait de femme est divin à votre âge:
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
Si le portrait ressemble, il est délicieux;
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
Cela s'est dit par-tout; à quoi bon le redire?

LE PEINTRE.

Oh! je ne prétends pas, Madame, qu'on admire;
Mais, pour la reſſemblance...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il reſſemble; charmant,
Sublime! Permettez un conſeil ſeulement :
Ne nous peignez jamais de femme ſur copie;
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,
L'agrément de ſa mere. *A un Laquais.*
Allons ôtez cela.

On emporte le Tableau.

Madame DE NOZAN *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?
Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?..
Mais dites-moi, ma ſœur, qu'avez-vous donc? Quoi!
Qu'eſt-ce?
Faut-il pour ſon portrait attendre ſoixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds, elle ait des cheveux
blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches & naturelles,
Et de ces beaux ſourcils & de ces dents ſi belles,
De ce charmant viſage enfin que je lui voi,
Elle ſoit bien ridée & laide... comme moi?
Eh fi! cela ſeroit peut-être pittoreſque,
Mais croyez-moi, fort triſte.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Oh! je le croirois preſque.

MELCOUR *d'un ton honnête au Peintre.*

Vous avez fait, Monsieur, un excellent tableau.

Madame DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE *à M. de Melcour.*

Je ne suis ni La Tour, ni Vanlo,
Mais je crois ceci bon; souffrez que j'en dispose,
Et qu'au premier sallon, Madame, je l'expose.

Madame DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.
Au premier sallon!

VILMON.

Oui.

Madame DE MELCOUR *très-vîte.*

Monsieur, ma fille & moi
Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécille
De portraits, qui placés, pressés, rangés en file,
De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,
Et dès l'escalier même assiégent nos regards.
Eh! Messieurs, voulez-vous une solide gloire?
Donnez dans vos sallons de grands tableaux d'histoire,
Non des têtes de femme & de marmots d'enfans.

LE PEINTRE *souriant d'un air malin.*

Les hommes sont, Madame, un peu plus indulgens.

Madame DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y menerai Julie...

Madame DE MELCOUR *à part.*

Non.

Madame DE NOZAN.

Vous ſerez vengé.

MELCOUR, *au Peintre.*

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots ;
Daignez me ſuivre.

M. de Melcour ſort avec le Peintre.

Madame DE NOZAN.

Et moi, j'ai beſoin de repos,
Regardant Julie. A part.
Grand beſoin ; elle auſſi ; viens. Le ſang me pétille.
Bas à Madame de Melcour.
Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.
Elle emmene ſa nièce.

TERVILLE, *à part, en regardant Julie & ſa mere.*

Ah Dieux !

Vilmon accompagne Madame de Nozan, & Terville Julie.

Madame DE MELCOUR.

Mademoiſelle, arrêtez ; un moment.

Terville ſort, Julie revient vers ſa mere.

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, JULIE.

Madame DE MELCOUR, *après avoir regardé sa fille quelque tems en silence.*

JE ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des Jardins publics donner vîte une scène,
Perdre à votre toilette un demi jour au moins...
Éparpiller le tems en mille petits soins.
Comme vous voilà mise ! & ce bel étalage,
Cet immense panier !..., coëffée à triple étage !
Il faut, Mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coëffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne ;
Moi seule, entendez-vous ? je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...
Julie fait deux pas.
Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble ;
C'est que tout est flatté, les détails & l'ensemble,
Tout.

JULIE *à part & pleurant presque.*

Terville du moins n'entend pas.

Madame DE MELCOUR.

Ce regard !

Là,

Là, cet air !... Puis-je donc vous mener quelque part ?

Julie a le cœur gros, eſt prête à pleurer ; ſa mere attendrie lui prend la main & dit d'un ton plus doux ;

Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'uſage
Dont on berce partout les filles de votre âge ;
Et... baiſez-moi,
Appercevant ſon mari.
Rentrez.

Julie ſort, M. de Melcour remarque ſon air abattu & s'arrête un inſtant.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

JE puis enfin parler,
Nous voilà ſeuls ; j'ai cru devoir diſſimuler,
Pour ne pas éclater j'ai gardé le ſilence.

Madame DE MELCOUR.

Je me ſuis fait, Monſieur, la même violence
Pour ne pas éclater ; entre nous, ce portrait
N'a pas le ſens commun, je le dis à regret.

MELCOUR *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire & vous surprendre,
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis?..

Madame DE MELCOUR.

La liste!

MELCOUR.

Ils sont nombreux.

Madame DE MELCOUR.

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons; puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre...

Madame DE MELCOUR.

Vîte, voyons.

MELCOUR.

D'abord, Monsieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, &...

Madame DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en dispenserez. On le dit très-aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

Madame DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué

Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... ſottiſes connues.

MELCOUR.

Celui que je propoſe eſt modeſte & rangé.

Madame DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; paſſons.

MELCOUR.

Monſieur de Norangé,
Jeune & brave Officier, qui dans pluſieurs affaires...

Madame DE MELCOUR.

Oh! je reſpecte fort meſſieurs vos Militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, & j'ai ſu quelquefois
Qu'avec de tels maris on eſt veuve ſix mois.
Un Héros... ne vit guère; ou s'il revoit ſa femme,
Monſieur arrive un jour au lever de Madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ſes exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement!

Madame DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus ſage.

MELCOUR.

Que la Beauté du moins ſoit le prix du courage;
Et ne condamnez point, Madame, au célibat
Les appuis généreux du Trône & de l'État.

Madame DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;

Que je ne paſſe point l'autre, je vous ſupplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR *d'un air d'humeur très-marqué.*

Eh bien, ne tremblez pas;
Mais vous déchirerez ainſi tous les états.
Il n'en eſt pas un ſeul, ſi l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la ſatyre.

Madame DE MELCOUR.

Après.

M. DE MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu, bien à la Cour?

Madame DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je penſe, un peu moins que les autres.
Ma fille, un grand Seigneur! Quels projets ſont les vôtres?
Je lui veux un mari qui ſache au moins l'aimer,
L'aimer quoique ſa femme; & vous m'allez nommer
Un homme de la Cour!

MELCOUR *étonné de ces refus continuels, la regarde un inſtant.*

Enfin...

Madame DE MELCOUR.

Mais cette liſte
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triſte...

Madame DE MELCOUR.

Le Préſident? ſortir pour aller au Palais,
Rentrer, dîner en poſte, & ne ſouper jamais;
Un Préſident qui ſoupe eſt un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas ſouper!...

Madame DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;
Mais tant ſoit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des loix,
Des tours & des détours, qu'ils plaident pere, mere,
Enfans, petits-enfans : ſi ma fille m'eſt chere,
Les procès me font peur.

MELCOUR *s'emportant.*

Quel diable de travers!
Votre eſprit eſt grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire;
Vous reculez de peur au nom du Militaire;
L'homme de Cour, titré, n'en a pas plus d'accès;
A tous les Préſidens vous faites le procès:
Il ne nous reſte plus, Madame, que l'Egliſe.

Madame DE MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le diſe;
Monſieur? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR *étonné.*

Vous?

Madame DE MELCOUR.

Moi; naiſſance, biens, mœurs, tout eſt aſſorti.

MELCOUR *d'un air de joie.*

Terville ſûrement?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Point. L'homme à qui je penſe
N'ira pas diſſiper un héritage immenſe,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer ſa femme, ſes enfans,
Des querelles d'autrui ne ſe mêlera guères,
Et donnera ſon tems à ſes propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez ?

Madame DE MELCOUR.

C'eſt-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez ?

Madame DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ſes biens, je vais vous en inſtruire,
Vous montrer ſes papiers; mais...ſouffrez qu'on reſpire;
Ma tête, & tout ceci !

MELCOUR.

Sans doute il m'eſt connu ?

Madame DE MELCOUR.

Un peu; venez.

Elle porte une main ſur ſa tête, & appuie l'autre ſur le bras de M. de Melcour.

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas ! a trop bien vu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE *à elle-même.*

CIEL!

TERVILLE *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON *à lui-même.*

Se peut-il ?

TERVILLE *à Vilmon.*

Une mere !

Enfin, vous entendez.

JULIE *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire ?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu Mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent; & vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON *à lui-même.*

Un homme de Province!

JULIE.

Oui, ma mere est entrée
Avec un grand Monsieur qui m'a désespérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en sais rien encor, mais... je ne le crois pas,
Mais je sais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah Dieux! Mademoiselle,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidele,

Et de le bien haïr & de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage ?

JULIE *d'un air timide.*

Oh ! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi !
Jugez de ſon courage à cette voix tremblante.

TERVILLE *impétueuſement.*

Si j'allois me jetter aux genoux de ſa tante ?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'eſt pas fort épriſe de vous ;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette nièce ſi chère,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mere.
Oh ! c'eſt un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.
Depuis deux mortels mois je les ai trop ſuivis.
Courtiſan aſſidu... (d'une mere cruelle,)
Je ſouffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,
Lui dis qu'elle eſt charmante ; &, d'après ce beau plan,
J'ai ſu m'indiſpoſer madame de Nozan,
Je brûle, & je me tais ; le beau-pere l'ignore :
Préſentement, Monſieur, faut-il attendre encore,
Pour demander ſa main, qu'un autre ait épouſé ?
Me le conſeillez-vous ?

VILMON *après avoir héſité en apparence.*

Non; rien de plus aiſé
Que d'avoir leur aveu, c'eſt celui de la mere
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh! laiſſez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que ſon beau mariage
N'a pas le ſens commun.

JULIE.

Oui; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne ſe fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer ſon gendre avant une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu ! je sais tout ce qu'il faut lui dire ; Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire ?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parens
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfans.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE *s'enfuyant.*

Ciel !

Ils sortent par deux côtés opposés, Vilmon rit de leur fuite.

SCENE II.

VILMON *seul.*

Mais elle est surprenante.
L'établir à l'insçu de Melcour, de sa tante !
Ah ! j'entends : nous voulons l'éconduire au plutôt,
Nous voulons devenir grand'mere incognito.
— Eh quoi ? Jersac !

SCENE III.

Madame DE MELCOUR, JERSAC, VILMON.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon.*

Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, & je vous dois mon gendre.

VILMON *à Jersac.*

Quoi ! c'est vous ; c'est Monsieur, qui...

JERSAC *très-content & affectueux.*

Moi-même, oui vraiment ;

Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plutôt ; Madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître & Madame & sa fille,
Et bien-tôt, grace à vous, je suis de la famille.

VILMON *à part.*

Bien-tôt ! Et grace à moi !

JERSAC.

Monsieur connoît mon bien.

Madame DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa Terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon ! je l'y fis un jour souper avec des femmes ;
Même il y fut charmant, très-goûté de nos Dames.

Madame DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma Charge, un assez bon effet ;
Entre les mains d'un homme, on sait bien ce que c'est.
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue ?

VILMON *distrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois ! elle vous est connue.

VILMON *à part.*

O ! dans quel maudit piége elle a su m'engager !

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaſte potager,
A Madame de Melcour.
Cinq cents arpens de bois mis en coupe réglée.
A Vilmon.
Plus, ma Terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec ?

JERSAC.

Très-bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin ; vous en boirez.

VILMON *toujours diſtrait.*

Fort bon.

JERSAC *à Madame de Melcour.*

C'eſt un fief, & ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite Terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme ; & puis, pour dernier lot,
Deux parens dont j'hérite... & qui mourront bien-tôt.

VILMON.

Vous avez leur parole ?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaiſe,
L'un a quatre-vingt ans, l'autre ſoixante & ſeize.
A Madame de Melcour.
La tante ? Sur ſon bien on peut compter ?

Madame DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'eſt plus... très-jeune.

VILMON.

Elle eſt très-verte encor.

A part.

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

A Jerſac.

Il faut malgré ſon bien, lui permettre de vivre.

JERSAC *riant.*

Il eſt vrai qu'aux parens on doit quelques égards.
--J'ai vu deux fois la niece. Ah ! les plus beaux regards!..

VILMON *à part.*

Bon !

JERSAC.

Une taille !

VILMON *malignement.*

Un teint.

JERSAC.

Les roſes du bel âge.

Madame DE MELCOUR.

Les roſes ? la beauté n'eſt qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La ſienne durera.

VILMON.

Croyez-vous ?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit !

JERSAC.

Nos Dames de Bayonne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

Madame DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeller grand-mere.
De ses petits-enfans on est, je crois, bien fiere !

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

Madame DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble !
Qui m'eut dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je ferois à Paris marié de sa main ?

Il lui serre tendrement la main & s'en va.

VILMON *à part.*

Marié de ma main ; c'est moi qui le marie !

SCENE

SCENE IV.

Mde DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

MAis, eſt-ce tout de bon ? Eſt-ce plaiſanterie ?
J'entends déja des cris ſur cet enlévement.
Sa tante qui l'adore...

Madame DE MELCOUR.

Eh ! c'eſt préciſément
Sa tante qui l'adore & la gâte ſans ceſſe,
Que je dois ſenſément ſéparer de ſa niéce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choiſiſſés dans Paris...

Madame DE MELCOUR.

Dans Paris ! pour y voir
Mille travers ? des fats blaſés dès leur jeuneſſe,
Ne pouvant rien aimer pas même une maîtreſſe,
Des ſottiſes de mode, un tas de jeunes fous,
Très-prodigues amans, très-volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenſes,
Des enfans renommés par cent extravagances,
En proie aux uſuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leurs parens.
Avouez : cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux ?

Madame DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, Madame,
On n'eſt pas plus farouche.

Madame DE MELCOUR.

Un fat eſt moins couru ;
On y rougit du vice & non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes ;
Au lieu de parler bals, ſoupers, *proverbes*, fêtes,
On penſe à des devoirs, on vit chez ſoi, content ;
Peut-être un agréable eſt là moins important ;
En revanche on y voit des époux & des peres,
Plus de bonheur, & moins de riens & de miſeres.

VILMON.

Mais...

Madame DE MELCOUR.

Je l'ai réſolu.

VILMON.

Mais...

Madame DE MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*
Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

Madame DE MELCOUR *apres un silence.*

Sauriez-vous un parti ?

VILMON.

Peut-être.

Madame DE MELCOUR.

Qui ?

VILMON.

Terville.

— Vous riez ? moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux ; bien né, jeune, riche.

Madame DE MELCOUR.

Oui vraiment.

VILMON.

D'une figure...

Madame DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

Madame DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique ;
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, par-tout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les graces de son âge & la raison du vôtre.

VILMON *souriant.*

Eh bien ! convenez-en, ce gendre éclipse l'autre.

Madame DE MELCOUR *souriant aussi.*

Il ne le fera point.

VILMON.

Il vous convient.

Madame DE MELCOUR.

Très-fort.

VILMON.

Vous le voyez souvent.

Madame DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

Madame DE MELCOUR *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

Madame DE MELCOUR *piquée.*

Oh ! point du tout.

VILMON.

Peut-être.

Ses assiduités...

Madame DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître ;

Il aime ailleurs ; adieu. Vous qui savez tout voir,

Vous auriez dû, Monsieur, vous en appercevoir.

En riant.

Cette difficulté, je crois, n'est pas légère.

VILMON.

A part.

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

Haut.

Il aime ailleurs ?

Madame DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute ?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris ?

Madame DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon ;
Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne se dérange un peu ; mais...

VILMON.

Vous serez cruelle.

Madame DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON.

A part.

Maudits conseils !

SCENE V.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON *appercevant Terville, à part.*

JUSTEMENT le voici.
Bon.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...

SCENE VI.

Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

Madame DE MELCOUR *va pour sortir.*

TERVILLE *timide & embarrassé.*

DAIGNEREZ-VOUS m'entendre, Madame?.. je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre

Un ſecret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;
Si je differe encor...

Madame DE MELCOUR *ſouriant.*

Ce ſecret m'eſt connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes diſcours ont pu vous en inſtruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire ;
Non, vous ne ſavez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'eſprit,
De graces ? décidez du bonheur de ma vie ;
Mon ſort dépend de vous.

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

De moi ? quelle folie !

A part.

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, ſe déclarer en forme.

Haut.

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain eſpoir.

TERVILLE.

O Ciel !

Madame DE MELCOUR *d'un air noble & preſque ſérieux.*

Finiſſons ; à mon gré,
Tout ce petit roman a déja trop duré,
Trop ; & puis, ce beau feu (que je crois très-ſincère,)
A Monſieur de Melcour ne peut-il pas déplaire ?

TERVILLE.

Il l'ignore ; d'ailleurs, il partage vos goûts ;
Il eſt ſi complaiſant, a tant d'égards pour vous !

Madame de MELCOUR *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards ! tant d'égards ! l'expreſſion m'étonne.
Vous appellez égards !.. elle eſt neuve, très-bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, Madame, eſt cruelle pour moi ;
Décidez, prononcez.

Madame DE MELCOUR.

Terville, je ne doi,
Ni ne puis vous entendre ; il faut que je vous laiſſe.

TERVILLE.

Je connois mon rival ; je ſais votre promeſſe
Et vos engagemens ; vous me ſacrifiez ;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

Madame DE MELCOUR.

Quoi ! des engagemens ! un rival ! mais quel ſtile !
Je ne vous entends plus ; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le ſuis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin eſt le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

Madame DE MELCOUR *très-étonnée.*

Ma fille !

TERVILLE.

Je l'adore.

Faut-il vous le jurer, vous le redire encore ?
Je l'ai vue au couvent & l'aime pour jamais.
A ſon premier regard je ſentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortenſe, d'Emilie ;
Je repouſſai cet oncle, & parlai de Julie :
Ne m'en ſachez pas gré, c'eſt qu'elle éclipſe tout.
Seule, ſeule à mes yeux, je la voyois par-tout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je penſe.
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels ;
Ne me ſuppoſez point des projets ſi cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un & l'autre,
Vos goûts ſeront nos goûts ; votre maiſon, la nôtre.

Après une pauſe.

Quoi ! vous m'abandonnez à tout mon déſeſpoir !

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond ſe tournant vers la couliſſe.*

NON, Monſieur de Jerſac, non. Je prétends la voir.

Elle s'avance & s'arrête voyant Terville qui s'eſt jetté une ſeconde fois aux pieds de Madame de Melcour.

TERVILLE.

Vous ne me dites rien ! Il y va de ma vie.

Madame DE NOZAN *très-étonnée.*

Fort bien!

TERVILLE *se relevant.*

Parlez pour moi, Madame, je vous prie.

Madame DE NOZAN *avec indignation.*

Perd-il la tête? allez.

TERVILLE.

Juste Ciel! — Je ne voi
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi;
Courons. *Il sort.*

Madame DE NOZAN *le suivant de l'œil.*

Mais en effet!

SCENE VIII.

Madame DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN.

LA découverte est bonne:
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.
On veut plaire, on s'expose; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenans, & de plus, enhardis.
Très-pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,

Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux;
Les étourdis font bien, oui, le tort n'eſt pas d'eux;
On quête adroitement ces belles entrepriſes;
Je n'entendis jamais, moi, de telles ſottiſes.

Madame DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit?

Madame DE NOZAN.

Ce bruit?

Madame DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous?

Madame DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ſes propos ſi doux,
De ſes ſouris flatteurs, de ſes coups-d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous ſeule & d'oubli pour les autres,
Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
Ou ne voient qu'un objet. Ces tranquiles maris!
Non... que j'oſe penſer...

Madame DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

Madame DE NOZAN.

Le traître! & pas un mot, une douce parole
A ma charmante niéce! entre ces deux portraits,
Monſieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits
Vos traits ſeuls le charmoient. Qu'il a ſu me déplaire!

Madame DE MELCOUR *très-vivement.*

Et vous aviez raiſon.

Madame DE NOZAN *à demi-voix.*

Vous qui feriez ſa mere.

Le petit sot!

Madame DE MELCOUR.

Sa mere!

Madame DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Baïonne, à Pekin; mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

Elle est interrompue par M. de Melcour.

SCENE IX.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

MELCOUR *avec joie.*

ON se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci?
Eh, félicitez-vous; excellente nouvelle!

Madame DE NOZAN.

A part. *A Melcour.*

Ces maris sont plaisans! excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Écoutez, écoutez: Terville est amoureux.

Madame DE MELCOUR *d'un air tranquile.*

Monsieur, je le savois.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux;
Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge.
Il presse, il sollicite, il veut en mariage...

Madame DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

Madame DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!
Quoi, Julie!

Madame DE MELCOUR *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

Madame DE NOZAN.

O Ciel! pardon, ma sœur,
Pardon. J'ai pu penser, (n'étiez-vous pas surprise?)
Que c'est vous qu'il aimoit! je me suis bien méprise.
Mais comme il étoit tendre! & moi, je vous ai dit!...
Me pardonnerez-vous? j'avois perdu l'esprit.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Étourdie.

Madame DE MELCOUR.

Eh oui.

Madame DE NOZAN.

Presque méchante,
Vous devez m'en vouloir.

Madame DE MELCOUR.

Eh non.

Madame DE NOZAN.

J'ai des remords.

Madame DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

Madame DE NOZAN.

Oh ! lorsque j'ai des torts,
Je sais les réparer & bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Par d'autres.

Madame DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR *très-étonné.*

Quels discours sont les vôtres?
Quelle énigme !

Madame DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser
Jusqu'à croire Terville... occupé de Madame.

Bas à M. de Melcour.

Elle est bien; mais ma niéce.

Madame DE MELCOUR *se rapproche & entend ; à part.*

Impertinente femme !

Madame DE NOZAN.

J'ai penſé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma niéce
Et qu'on vous parle d'elle ; adieu. *Elle s'en va.*

Madame DE MELCOUR *à part.*

Cruelle eſpéce !

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plutôt ;
Mais vous, qui le ſaviez, pourquoi n'en dire mot ?

Madame DE NOZAN *revenant & prenant Madame de Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma ſœur, cette mépriſe ?
Point de rancune.

Madame DE MELCOUR.

Encor ?

Madame DE NOZAN.

Mon Dieu ! quelle ſottiſe !
Mille, mille pardons.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR *regardant au fond du Théâtre.*

ELLE va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. — Elle eſt un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fonds. O ça, ce mariage...

Madame DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler?

MELCOUR.

N'eut-il que l'avantage
De fixer près de vous...

Madame DE MELCOUR.

Bon! unir deux enfans!
A-t-on un caractere, une tête à vingt ans?
Le beau projet! Monſieur, c'eſt immoler Julie,
C'eſt unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR *vivement.*

C'eſt faire leur bonheur : Terville en eſt charmé;
Terville l'aime trop, pour n'en pas être aimé.

Madame

Madame DE MELCOUR *vivement.*

J'entends ; c'eſt pour cela que je la lui refuſe.
Ces belles paſſions dont l'éloquence amuſe
Feront bien réuſſir des contes, des romans,
Des mariages, non ; je crains les engoûmens.
Faut-il s'idolâtrer avant de ſe connoître ?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer ?

Madame DE MELCOUR.

Peut-être.
Ces nœuds ſeroient plus ſûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroiſſent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me ſemble,
Leur demander d'abord ſi l'amour les raſſemble,
Si par enthouſiaſme ils viennent ſe lier...

MELCOUR *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui :* vîte les renvoyer.

Madame DE MELCOUR.

Sans doute. — Eſt-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide ?

Avec chaleur.

Une telle union veut un eſprit ſolide.
L'avenir, l'avenir ; voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conſerver, des enfans à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illuſtre,
Des poſtes importans & qui donnent du luſtre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'eſt ce dont il s'agit, & de tendres amans
S'inquiettent fort peu de tout cela, je penſe.

Elle se détourne pour sortir ; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête & paroît l'écouter avec impatience.

MELCOUR.

Très-bien ! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, Madame, & plus de sentiment,
Croyez-moi ; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités & non pas aux affaires.
Eh, pourquoi n'est-il plus d'enfans, d'époux, de pères ?
Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés ?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés,
C'est que, grace à l'orgueil, l'hymen même est avare ;
C'est qu'on unit les biens ; les cœurs, on les sépare.

Madame DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défens d'aimer.
Et puis votre Terville a trop fu m'allarmer ;
Sa fievre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi, Monsieur, vous l'aviez entendu !
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimant son délire,
Criant, n'écoutant rien ! *A demi-voix.*
Puisqu'il faut vous le dire
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir & j'en étois ravi.

Madame DE MELCOUR.

Ravi !

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste ?

Madame DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractère reste,
Et de ces cœurs brûlans il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême ;
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime,
Qu'il l'épouse, & demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité ;
D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh ! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avoûrai pourtant,
D'un cœur sensible & chaud le mien est plus content ;
Ces cœurs-là sont les bons. Eh ! d'abord ils préviennent ;
Ils peuvent s'égarer ; mais bien-tôt ils reviennent ;
Jusques dans leurs écarts estimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête & d'un ami fidele.
Bref, ce Monsieur Jersac est ici peu connu ;
Il arrive... d'hier ! à peine l'ai-je vu,
Une charge, du bien ; quels titres pour nous plaire !
Terville est estimé, Madame ; il vous révére,
Votre sœur est pour lui, je l'aime & je le dois :
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

Madame DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, Monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

Madame DE MELCOUR.

Terville...
Ne le ſera jamais ; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,
Vous voilà réſolue ?

Madame DE MELCOUR.

Oui, tel eſt mon deſſein...
Que rien ne peut changer, ni ma ſœur, ni vous même.

Elle veut ſortir.

MELCOUR *l'arrête, & après un ſilence :*

Julie eſt votre fille, il eſt vrai, mais je l'aime ;
Mais de ſes premiers ans mes yeux furent témoins,
Elle eſt la mienne auſſi : tendreſſes, maîtres, ſoins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, perſonne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'oſai me préſenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter ?
Celle de voir un jour dans la même famille,
Les fils d'un ſecond lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens ;
J'ai défendu ſes droits, j'ai même accru ſes biens,
Vous m'avez vu ſon pere, & non pas ſon beau-pere :
Je ſaurai l'être encor.

Madame DE MELCOUR.

Ne ſuis-je point ſa mere ?

Et, si je peux soufcrire à cet éloignement,
Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

Madame DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, Monsieur, je suis maitresse,
Et maitresse absolue.

Elle veut sortir.

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour son bonheur,
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on par-tout? que c'est-là mon ouvrage;
Qu'une ame intéressée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, & ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse,
D'autres, plus indulgens, d'une lâche foiblesse.

Madame DE MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous.

Madame DE MELCOUR.

Je sais le mépriser, & m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mere,

Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps, ...
Que peut-être elle a tort d'avoir déja seize ans,
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh ! que sais-je ? Madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentimens jaloux.

Madame DE MELCOUR.

Quoi, Monsieur !...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue ;
Vous avez tout-à-coup suspendu vos concerts ;
Vos soupers, si brillans, sont aujourd'hui déserts ;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La scene du tableau, celle des Thuilleries,
Et Terville éconduit, & Jersac préféré :
Faut-il vous parler net, enfin ? — Je les croirai,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

Madame DE MELCOUR *prête à sortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de système,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A Monsieur de Jersac faire un sot compliment,
Le chasser, accepter un étourdi pour gendre,
De vos soupçons, Monsieur, rien ne peut me défendre,
Et j'ose m'y livrer.

Madame de Nozan reparoît & s'arrête dans le fond.

Au surplus, je vous vois
Vous, Madame, Vilmon, tous ligués contre moi ;

Mais ma fille peut-être obéit à sa mere,
Je disposé des biens que m'a laissés son pere,
J'ai mon avis aussi, j'ai des droits, un pouvoir,
D'un ton plus doux.
Et je m'en vais songer à les faire valoir.

SCENE XI.

M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Ils se regardent quelque tems d'un air triste sans se parler.

Madame DE NOZAN.

Quoi ! je viens de donner une fausse espérance
A notre chere enfant !

MELCOUR.

Dieux, quelle préférence !
Quel hymen ! comme vous, j'en gémis ; mais hélas !
Madame, elle le veut.

Madame DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas,
Cela ne sera pas. (Monsieur gémit, soupire !

MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit ?..

Madame DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire !
Ces maris ! ils ont tous l'orgueil de commander,

Et quand il faut vouloir ne savent que céder.

En se retournant.

Mais c'est être à la fois ridicule & barbare,
Madame. — On nous l'enleve ! ô Ciel ! on nous sépare !

A Melcour.

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, Madame ma sœur.
Je cours chez nos parens, chez tous; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau Provincial ! Oh ! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre ! Ils seront effrayés
De cet enlevement. A Bayonne, son gendre !
Je voudrois, par plaisir, qu'il fut-là pour m'entendre.
Si je ne réussis... mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vîte, le moment presse,
Allons. — Ma pauvre nièce, hélas ! ma pauvre nièce !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE *s'avançant peu à peu, & regardant derriere elle.*

Ah ! Terville... monsieur, j'ai peine à respirer.
Je m'échappe un instant, je vais vîte rentrer.
C'est la premiere fois... je suis toute tremblante,
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc ? votre tante ?

JULIE *toujours l'air inquiet, regardant derriere elle à droite & à gauche, même jeu pendant toute la Scene.*

Ma tante ? Elle est sortie, & tarde à revenir.
Mais ma mere ! grand Dieu, que vais-je devenir ?
Elle m'a dit encore, & même avec colere...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac ?

JULIE.

Et puis d'un ton sévere,
Très-sec... m'a dit de vous. Oh! bien du mal —— hélas!
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, Mademoiselle..

JULIE *toujours allarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi, que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instans.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans
Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractere,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guere;
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée & j'ai dit (devant elle)...

Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit,

TERVILLE *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout ?

JULIE.

Mon Dieu non,
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE *effrayé.*

Et quel est-il ?

JULIE *pleurant presque.*

Je n'ose,
Je n'ose vous le dire ; il m'a percé le cœur.

TERVILLE *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc ? Ciel ! d'abord ce n'est rien sur l'honneur.

JULIE.

Mon Dieu si.

TERVILLE.

Comment donc ! parlez, je vous conjure ;
L'honneur !

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je ? elle m'assure
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bien-tôt ?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE *fouriant.*

Non, elle veut par-là, colorer ſes refus...

JULIE *l'interrompant.*

Elle m'a dit auſſi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, & qui ſans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raiſon.

TERVILLE *avec chaleur.*

O Dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice eſt viſible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût poſſible.
Ciel! plus cruellement peut-on me ſoupçonner?
Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... & la vie.
Je ceſſerois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi! — Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer,
Qui veut-elle que j'aime, ou que je puiſſe aimer,
Si jamais... je ne puis achever; la parole
Me manque à cette idée; elle eſt cruelle & folle.

JULIE.

Je le penſe de même.

TERVILLE.

Allons, raſſurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
Sa vue avec bonté ſur moi s'eſt attachée,
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée:
Mais tout-à-coup... Monſieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais ?

JULIE.

Mais
Elle m'a défendu de vous parler jamais.

Elle fuit.

Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE *la retenant.*

Un mot.

JULIE *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel ! je crois l'entendre.

Elle fuit très-vîte jusqu'au fond du Théâtre, & apercevant sa tante, elle s'arrête & revient peu-à-peu.

SCENE II.

JULIE, Madame DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

Madame DE NOZAN *sans se montrer.*

J'Ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.

Elle entre.

Ah bon Dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!
Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre Comtesse, à peine réveillée,
Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir,

Quoi ! ſi matin ! Matin ! à ſept heures du ſoir :
Baillant, frottant ſes yeux : *La petite eſt jolie,*
Je l'aime, votre niéce ; eh bien, on la marie ?
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps, m'explique & l'invite à courir,
A me ſuivre par-tout. *Moi ! pour un mariage ?*
M'en mêler ! non, Madame, il faut bien du courage
Pour marier les gens.

TERVILLE *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre Magiſtrat ?

JULIE.

Eh bien ?

Madame DE NOZAN.

Avoit encor ſa robe & ſon rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

Madame DE NOZAN.

Je vous en félicite.
Monſieur le Préſident me pérore ; il me cite
Des loix ! *La loi, Madame ; ordonne expreſſément...*
— Qu'une mere, Monſieur, très-ridiculement
Diſpoſe de ſa fille ? — Oui, telle eſt l'ordonnance.
Que de ſe marier l'enfant eut la licence,
Ce ſeroit pis encor.

TERVILLE *criant.*

Mais, Monſieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

Madame DE NOZAN.

Eh, c'eſt ce que j'ai dit.

Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux ! je le hais. Et la jeune Cénie ?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent.

JULIE.

Oh ! celle-là d'abord
M'aime, & j'en suis bien sûre.

Madame DE NOZAN.

Elle t'aime, hé oui, fort ;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grace
Un Domino. — *Pardon, je vais ce soir au Bal,*
Madame, regardez, il ne me va point mal.
Et je parlois de toi !

JULIE.

Quels parens !

TERVILLE.

Quelles ames !
Nul n'a pitié de nous ?

Madame DE NOZAN.

Nul.

JULIE *d'un air ingénu & plein de bonne foi.*

Pas même les femmes ?

Madame DE NOZAN.

Bon, & le jeu ! le Bal !

TERVILLE.

Oh ! bien, puisqu'en ce jour

Mere, parens, amis & monſieur de Melcour,
Et vous-même, Madame, à qui Julie eſt chere,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mere,)
Puiſque rien où ne veut où ne peut nous ſervir,
A lui-même.
Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

Madame DE NOZAN *à elle-même.*

Il eſt tems d'être enfin & moins bête & moins bonne.

JULIE *à elle-même.*

Que je le haïrai!

Madame DE NOZAN.

Madame, j'abandonne
Vous, Melcour, cet Hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi!

Madame DE NOZAN.

Oui, ma niéce, je veux ne plus ſonger qu'à moi.

JULIE.

Ah Ciel! me ſéparer pour jamais de ma mere,
De monſieur de Melcour que j'aime comme un pere,
Et vous ma tante, auſſi, me ſéparer de vous,
Pour... ſuivre un étranger dont on fait mon époux!
Elle regarde Terville.
Quitter enfin, quitter... Ah! je ſuis donc perdue.
Elle s'en va.

Madame DE NOZAN.

Déſobéis, crois moi, je t'ai bien défendue,
Défends-toi maintenant.

SCENE

SCENE III.

Mde DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'eſt-il plus d'eſpoir ?

Madame DE NOZAN.

Je vais trouver Jerſac, & lui dire : homme noir,
Homme affreux, je ſais bien, moi, ce qui t'intéreſſe,
Tu cherches mon argent encor plus que ma niece ;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh, Julie eſt ſi belle ! Il la prendra pour rien.

Madame DE NOZAN.

J'irai devant ma ſœur & toute la famille
Brûler le teſtament que j'ai fait pour ſa fille.

TERVILLE.

Bon ! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours ?

Madame DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans ! C'en eſt fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas ; vous êtes bonne.

Madame DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Madame DE NOZAN.

Non, ma sœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Madame DE NOZAN *à elle-même en se jettant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe! — Ils devoient me ménager peut-être.
—Ma chere belle-sœur, vous allez me connoître....
Et me croire, j'espere; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE *à lui-même.*

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.

Il sort.

SCENE IV.

Madame DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON *à part.*

SAchons ce qu'elle a fait.

Madame DE NOZAN *à part, après un silence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

Madame DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de tems?

Eh bien?

Madame DE NOZAN *se levant.*

Eh bien, Monsieur, je ne veux ni n'entens
Que votre Baïonnois, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un sot & long voyage
Pour me ravir ma niéce & pour me déponiller,
(Service où votre zèle a su se signaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi; je ne suis point sa tante;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON *souriant.*

Eh quoi!...

Madame DE NOZAN.

Monſieur rit, je ſuis vieille.

VILMON.

Oh non ; même je croi...

Madame DE NOZAN.

Vous mentez, je le ſuis ; oui, vieille, très-majeure,
Mais j'aurai trois maris, ſi je veux, tout-à-l'heure,
Je ſuis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici ?..

Madame DE NOZAN.

Qui j'épouſe ? Mais..... vous.
Je ſerai très-paiſible & très-fidele épouſe,
Nullement exigeante, & moins encore jalouſe.
Vous ferez, vous, Monſieur, ce qui vous conviendra ;
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangemens ſont très-bons ; mais Julie !
Votre niéce, une enfant !..

Madame DE NOZAN.

Que j'aime à la folie ;
M'allez-vous dire ? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne-foi...

Madame DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma niéce plus que moi ?

Dois-je donc, après-tout, l'aimer plus que sa mere ?
Comment ! un inconnu, quelle absurde chimère !
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
Prendra mon bien, ma niéce, & puis repartira !
Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vîte ;
Vous la déshéritez.

Madame DE NOZAN *pleurant.*

Oui, je la déshérite,
Et la mere, & la fille & son cruel époux ;
J'ai tout vu, tout pesé. *En essuyant ses larmes.*
Monsieur... me voulez-vous ?
Ne me voulez-vous point ?

VILMON.

Serai-je assez barbare ?..

Mademe DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare,
Il est amoureux fou de huit cent mille francs ;
Je ne le puis souffrir ; balancez, je le prends ;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. — On ne me répond pas ?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.
Haut.
Je suis tout décidé.

Madame DE NOZAN.

Mais, ſans plaiſanterie ?

VILMON.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je puis y compter ?

VILMON.

Sûrement.

Madame DE NOZAN.

Aller chez le Notaire ? y courir ? — Un moment.

Elle tire un crayon & des tablettes.

Votre nom de baptême ?

VILMON.

Alexandre.

Madame DE NOZAN.

Votre âge ?

VILMON.

Hé, cinquante-deux ans, ſonnés.

Madame DE NOZAN.

Pas davantage ?

Je vous en croyois plus; c'eſt neuf ans moins que moi.

Ni pere ni mere ?

VILMON.

Oui.

Madame DE NOZAN.

Tant mieux : ma ſœur, je croi,

Me les feroit haïr.

VILMON *à part.*

Son idée eſt heureuſe.

Madame DE NOZAN *fermant ſes tablettes.*

Madame de Melcour, vous ſerez furieuſe;
Je m'en flatte du moins.

Elle veut ſortir & l'apperçoit.

SCENE V.

Madame DE NOZAN, Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR.

EH bien, Madame, eh bien?
Êtes-vous décidée?

Madame DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A Monſieur... que j'épouſe.

Elle ſalue & s'en va.

SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *effrayée, se tait un instant.*

Elle est folle, je pense.
Je n'entends rien, Monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi...

Madame DE MELCOUR.

Déshériter sa niéce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi;
Madame, grace à vous.

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC *dans le fond.*

Bon Dieu! l'étrange femme!
C'est votre belle-sœur dont je parle, Madame.
J'approche; elle me fuit; me jette un mot ou deux;
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon, d'un air indigné.*

A Jersac. A part.

Je sors... Je vais... Jersac reculeroit, sans doute.
Haut.
Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,
Ne vous effrayez pas.

Elle sort.

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer?

SCENE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

MAIS ils s'entendent tous pour me contrarier !
Une niéce boudeuſe, une tante revêche,
Une mere qui fuit, un beau-pere qui prêche,
Un ami, des plus ſecs ! un petit inſenſé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleverſé,
Qui me cherchoit par-tout ! Que veut on ? quelle rage !

VILMON.

Le petit inſenſé veut vous tuer, je gage :
La petite boudeuſe a peu de goût pour vous ;
Le beau-pere qui l'aime, appuie un autre époux ;
Et la tante ſouſtrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la dot ?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh, oh !

VILMON.

Mais, notre tante
Eſt folle de ſa niéce, & vous voit arriver
Du fond de la Biſcaïe exprès pour l'enlever...

JERSAC *d'un air pensif.*

Eh! que ne parle-t-elle ? On peut la satisfaire,
Et...

VILMON *finement.*

Rester à Paris ? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non ?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après.

VILMON.

Et vos parens,
Une famille.

JERSAC.

Bah !

VILMON.

Tous vos arrangemens ;
Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très-sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai ; j'enrage !

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC *très-content.*

Lumineuſe à mon gré.

VILMON.

Vous ne la ſuivrez point.

JERSAC *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la ſuivrai.
De mon éloignement elle me fait un crime,
A cela près, Monſieur, j'ai, je crois, ſon eſtime;
Eh bien! je vends ma charge; elle en eroira plutôt
Ce ſacrifice-là, qu'une promeſſe, un mot;
Et tout eſt applani : la tante moins rebelle
Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle;
Le ſenſible Melcour à mon hymen ſouſcrit;
Pour la premiere fois la niece me ſourit;
Dans ce moment de joie (elle eſt jeune, elle eſt femme,)
L'amour peut aiſément ſe gliſſer dans ſon ame.
Mais la mere!... Vilmon, la mere! que d'heureux!
Notre Hôtel près du ſien, ſa fille ſous ſes yeux!
A tôute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
On ſe voit, on ſe fête, on eſt inſéparable.
L'une me garde l'autre, obſervez ce point-ci;
Une mere au beſoin veille pour un mari;
Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires,
J'ai même ici quelqu'un verſé dans les affaires,
Ami de ces Meſſieurs, & qui dans peu de jours
Peut me débarraſſer de ma charge; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON *riant.*

L'agréable ſurpriſe
Que vous nous ménagez!

JERSAC *riant auſſi.*

J'avoue avec franchiſe

En s'en allant.

Que je n'y penſois pas ; ſoit. Excellent moyen !

VILMON *ſeul.*

Pour nous.

SCENE IX.

Mde DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *d'un air troublé.*

MAudite ſœur ! Elle va, n'entend rien,
Monſieur de Melcour même, allarmé de ſa fuite,
N'a pu me l'arrêter, & vole à ſa pourſuite.
Mais vous, Monſieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'eſt encor perdu ;
Jerſac (raſſurez-vous) va vous être rendu,
Je le fais pret encore à remplir votre attente.

Madame DE MELCOUR *avec joie.*

Quoi, Monſieur !...

VILMON *lentement.*

Il fait plus ; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, ſans doute... il ſe fixe à Paris ;
Il vient de m'en inſtruire, & ne m'a pas ſurpris.
Les mœurs de la Province avoient votre ſuffrage,
Et non pas le ſéjour ; on les garde à ſon âge.

L'heureux projet ! Madame, il remedie à tout ;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût,
Il laisse à votre fille une tante, une mere ;
Il ne vous prive point d'une fille si chere ;
Il me rend votre estime, & j'en suis très-jaloux,
Madame : en la perdant, je perdois plus que vous.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR *seule.*

AVec quelle douceur cet homme m'assassine !
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant !
Et moi-même après tout, j'ai peine à m'en défendre,
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. — Quoiqu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver ;
J'ai peut-être un moyen.

SCENE XI.

Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE *de loin.*

Ah ! Madame, qu'entends-je ?
Est-il vrai ? Sauriez-vous ? Quel changement étrange !
Il vend, dit-on sa charge, & se fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille eſt ſans doute à ce prix.
C'en eſt fait !...

Madame DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une ſcene,
Crier, geſticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, Monſieur, n'eſt point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il ?

Madame DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE *avec une joie exceſſive.*

C'eſt me ſauver la vie.
Quoi ! vous daignez enfin lui refuſer Julie !
Il ne l'épouſe point ? Madame, l'heureux jour !
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour ?
Eh bien ! je dois, je puis vous le dire à vous-même ;
Julie... il en eſt tems, vous ſavez ſi je l'aime,
Vous ſavez ſi ce cœur eſt pour elle enflammé ;
J'ai le bonheur... je ſuis... j'oſe me croire aimé.

Madame DE MELCOUR *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux ſoit propice ou ſévère,
Qu'elle vous aime ou non ; Monſieur, je ſuis ſa mere ;
Je l'ai dit, le répete, & c'eſt un deſſein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris ;
Jerſac veut s'y fixer, Jerſac n'eſt plus mon gendre.
Avec fineſſe.
Par la même raiſon vous n'y pouvez prétendre,

Par la même raison je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je ? Je pourrois !..

Madame DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer?..

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,
Partout, dans un désert.

Madame DE MELCOUR *à part, avec joie.*

Sa démence est profonde.

Haut.

La Province, Monsieur, lorsqu'à Paris déja...

TERVILLE.

La Province, Madame ? Eh l'on n'est bien que là.
C'est-là qu'on fait aimer, qu'on jouit de son ame,
Qu'on est heureux, je dis heureux, près de sa femme;
Point de distractions, les momens les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle aussi que pour vous;
Chaque jour, chaque instant, chaque lieu vous rassemble;
On ne se quitte pas, on dîne, on soupe ensemble;
Julie... ô la Province est un divin séjour !

Madame DE MELCOUR *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.
Je puis... vous le savez; & je suis libre & j'aime.

Madame

Madame DE MELCOUR.

Bon ! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Madame DE MELCOUR.

L'honneur, oui ; mais pourtant il vous faudroit, Monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge ? Eh, qu'à cela ne tienne ;
A part.
Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la sienne ;
O Ciel ! Si je pouvois !.. Je crois l'appercevoir.

Madame DE MELCOUR *à part, très-gaie.*

Que de gens étonnés !

TERVILLE.

A lui-même.

Je reviens. Quel espoir !
Dieux !

SCENE XII.

Madame DE MELCOUR, *& dans le fond du Théâtre* M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

QU'ELLE cede enfin, que je la persuade,
Qu... ceci dure trop, j'en tomberois malade,

Je veux me bien porter. — Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier ?

Madame DE MELCOUR *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Madame DE NOZAN.

Bon. Ce n'eſt qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dreſſé, tout prêt, & qui m'engage
A Monſieur de Vilmon; vous entendez ?

Madame DE MELCOUR.

J'entends.

Madame DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cens mille francs.

MELCOUR *à ſa femme.*

Moi, je vous en propoſe un autre tout contraire,
Où, grace à moi, Julie eſt nommée héritiere,
Et que Madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choiſir, pourriez-vous héſiter ?

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

Quoi ! deux contrats ?

Madame DE NOZAN.

Oui, deux; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

Madame DE NOZAN *d'un ton dur.*

Ou ma niéce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

Madame DE NOZAN.

Epouſe non Jerſac; mais Terville.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien.

Madame DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien.

Madame DE NOZAN.

Vous riez ? mais ma sœur, mais je dois me connoître.
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très-inutilement ; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite & faite sans retour.

Madame DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

Madame DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire ?

SCENE XIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Mde DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR *à Julie.*

VENEZ, venez tomber aux pieds de votre mere,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider ;

Et je n'ai qu'une grace, hélas ! à demander...

Madame DE NOZAN *pleurant auſſi.*

Tais-toi, petite ſotte, imbécille pleureuſe ;
Je ne ſouffrirai point que tu ſois malheureuſe.

A Madame de Melcour d'un ton très-ferme.

Ou ſignez, ou je ſigne.

SCENE XIV.

M. DE MELCOUR, Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC, Mde DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE *accourant, à Madame de Melcour ; il ſe place entre elle & ſa fille.*

ENFIN, je ſuis heureux.

JERSAC *accourant, à Madame de Nozan.*

Enfin je ſuis, Madame, au comble de mes vœux,
Plus de charge.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Je l'ai ; je me fixe à Baïonne.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Je me fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

Mais, Monſieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en auſſi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter ?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et Monsieur, d'acheter.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Nous venons de signer un écrit l'un & l'autre.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Chez vous-même, un dédit.

Il le montre.

TERVILLE *à Julie.*

Quel bonheur est le nôtre !

JERSAC *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici ?

MELCOUR.

Terville, y pensez-vous ?

Madame DE NOZAN *à Terville.*

Quoi ! monstre, vous aussi...

Terville va se placer à côté de Madame de Nozan, & Jersac à côté de Madame de Melcour.

TERVILLE.

A Melcour. A Vilmon.

O Madame, Monsieur, Monsieur, Mademoiselle !
Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle ?

A Madame de Nozan.

Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes soins. Il n'eſt rien dont je ne vous réponde;

A Melcour.

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je ſerai ſon ami, ſon époux, ſon amant,
Eh! je n'ai pas beſoin d'en faire le ſerment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne diſpoſez point de moi, malgré moi-même.

Madame DE NOZAN *à Madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! J'ai trop déſuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord ſans doute en mon abſence,
J'aime mieux m'éloigner & pleurer en ſilence;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

En ſe jettant aux pieds de ſa mere.

C'eſt votre fille, hélas! c'eſt moi qui vous conjure.

Madame DE MELCOUR *attendrie.*

Je ne réſiſte plus au cri de la Nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune; en un jour, je faiſois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:
Ma fille, je le ſens, j'aurois fait le mien même.
Reſte auprès de ta mere, & ſoyons tous heureux:
Je t'unis à Terville. *Elle ſigne.*

TERVILLE.

O Ciel!

JULIE.

Qu'entends-je ?

MELCOUR *avec joie.*

Dieux !

Madame DE NOZAN *avec joie.*

Ma sœur !

Madame DE MELCOUR *à Jersac.*

Vous ne veniez, Monsieur, dans ma famille...

Madame DE NOZAN.

Que pour compter des sacs & marchander sa fille.

Madame DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal ;
Je viens en poste, exprès, marier mon rival !
On me trompe à plaisir ; & par un tour d'adresse,
On m'enleve à la fois ma charge & ma maitresse ;
Et je paîrois encor ce dédit ! Non morbleu,
Non, fallût il plaider pendant vingt ans. Adieu.

Il sort.

Madame DE NOZAN *à Jersac.*

Je paîrai le dédit.

SCENE XV. ET DERNIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON, Madame DE NOZAN.

Madame DE MELCOUR.

EMBRASSEZ-MOI, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre enſemble!

JULIE.

O jour heureux pour moi!

Madame DE NOZAN *à Vilmon.*

Vous étiez peu tenté de m'épouſer, je croi?
Ah ma ſœur! pour jamais comptez ſur ma tendreſſe.
aux autres Acteurs.
Vous voyez: rien ne peut réſiſter à ma niéce.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, la *Mere Jalouſe*, Comédie; & je crois qu'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 14 Décembre 1771. MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Théâtre François.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, rue des Mathurins, 1772.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoise :

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 7 Mai 1768.

Le prix est de 30 sols.

A PARIS,

Chez la V. DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

UNE Piece honorée des larmes & du suffrage de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, ne pouvoit manquer de réussir. Le but moral

de l'Ouvrage en avoit couvert les défauts à vos yeux, le Public n'a pas été moins indulgent : peut-être a-t-il voulu encourager un genre qui, quoique très-inférieur au genre héroïque, ne laisse pas d'avoir des beautés qui lui sont propres. La carriere du Théâtre se retrécit tous les jours ; nos grands Maîtres semblent avoir épuisé les ressources de l'Art. La Tragédie Bourgeoise est un champ nouveau, qui, cultivé par des mains plus habiles que les miennes, pouroit fournir quelques moissons heureuses ; je dis quelques moissons, car ce genre se trouve resserré entre deux écueils presque inévitables, la basse scélératesse & le romanesque outré ; mais il doit être libre à chacun d'entrer dans la lice à ses risques & périls ; tout genre est bon, quand il plaît au Public sans nuire aux mœurs. On s'est trop hâté de poser les bornes de l'Art : est-ce une Tragé-

die, eſt-ce une Comédie, que le Philoſophe ſans le ſçavoir ? *Je n'en ſçais rien : mais je ſçais que c'eſt un Drame très-beau & très-original. Pardonnez-moi,* MONSEIGNEUR, *ces réflexions : il s'agit d'un Art que* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *aime & protége, & ſur lequel ceux qui ont l'honneur de l'approcher ſçavent qu'Elle a un goût très-ſûr & très-éclairé : je l'ai éprouvé moi-même, & ma Piece ſeroit moins imparfaite, ſi j'avois mieux ſçu profiter de la juſteſſe de ſes obſervations. Tout foible qu'eſt l'Ouvrage,* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *en a comblé le ſuccès en me permettant de le lui dédier. Que n'eſt-il auſſi permis à ma reconnoiſſance de ſe ſatisfaire ? Que mon cœur n'a-t-il la liberté de mettre au jour ce qui eſt dans tous les cœurs ? Mais le nom de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *qu'on verra à la tête de l'Ou-*

vrage, en dit plus que je n'en pourois dire, & perſonne ne le lira ſans ſe ſouvenir avec attendriſſement de Henri IV. & de ſon auguſte bonté.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur, SAURIN.

AVERTISSEMENT.

LE ſuccès de cette Pièce a été beaucoup plus grand que je n'aurois oſé l'eſpérer. Mais je ſuis fort loin de croire qu'il m'appartienne tout entier : quand l'Auteur Anglais aura revendiqué ſa part, quand l'Acteur qui a joué d'une maniere ſublime le rôle de Béverlei aura pris la ſienne, celle qui me reſtera ſera fort petite.

Au reſte, la Pièce Anglaiſe a été traduite, & la traduction eſt dans les mains de tout le monde ; chacun peut en juger, comparer l'original avec l'imitation, & apprécier mon travail : il me ſiéroit mal de l'entreprendre.

Quelque deſir que j'euſſe de tenir la balance droite, l'amour-propre d'Auteur peſeroit ſur un côté ; & on me trouveroit avantageux, lorſque peut-être je me croirois modeſte.

Je ne dis rien du genre de l'Ouvrage ; ce genre a ſes ennemis & ſes partiſans : les opinions doivent être libres, mais la carriere doit l'être auſſi : c'eſt aux Auteurs à compoſer, au Public à juger.

ACTEURS.

Madame BÉVERLEI, Mlle d'Oligny.

BÉVERLEI, M. Molé.

HENRIETTE, *Sœur de Béverlei*, Madame Préville.

TOMI, *Enfant de six à sept ans.*

LEUSON, *Amant d'Henriette*, M. Bellecour.

STUKÉLI, *faux ami de Béverlei*, M. Préville.

JARVIS, *ancien Domestique*, M. Brisard.

UN INCONNU.

UN SERGENT, *suivi de Records.*

La Scène est à Londres.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Sallon mal meublé, & dont les murs ſont preſque nuds, avec des reſtes de dorure.

SCENE PREMIERE.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

Elles ſont aſſiſes, & travaillent l'une au tambour, l'autre à la tapiſſerie.

Madame BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du Théâtre.*

CHERE Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE.

C'eſt chez nous un mal d'habitude,
Ma ſœur ; mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire :
L'indigence....

Madame BÉVERLEI.

Oh ! pour celui-là,
Plût au ciel qu'il fût ſeul ! Oui, ma ſœur, & déjà
Je ſens qu'on apprend à s'y faire.
Ce Sallon que j'ai vu ſi richement orné,
Ses meubles, ſes tableaux, ſes glaces, ſa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné ?
Ce ſont beſoins du luxe, & non de la nature :
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés,
A voir ces murs tout nuds ils ſe ſont faits de même :
Un ſeul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici, quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en couroux :
Tomber de l'opulence au ſein de la miſere,
Cela n'eſt donc rien, ſelon vous ?
Oh ! je n'apprendrai moi, qu'à déteſter mon frere.
Oui, je le haïrai dans peu ;
A le haïr vous-même, il ſçaura vous contraindre.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux ! Je pourrai le plaindre ;
Mais le haïr !

HENRIETTE.

Funeſte amour du jeu !
Combien de fois, après l'aurore,

Vous l'avez vû rentrer, maudiſſant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore!
Vos yeux de veiller étoient las;
Mais ſon retour, du moins, conſoloit votre attente.
Ce n'eſt pas de même aujourd'hui:
Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'eſt pas encor rentré chez lui.

Madame BÉVERLEI.

C'eſt la premiere fois....

HENRIETTE.

Ma ſœur toujours l'excuſe;
Jamais contre lui de courroux.
Ah! vous êtes trop bonne, & mon frere en abuſe.

Madame BÉVERLEI.

Il n'a qu'un ſeul défaut....

HENRIETTE.

Qui les renferme tous:
La paſſion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout ſentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chériſſoit ſa ſœur,
Qu'il adoroit ſa femme;

Madame BÉVERLEI.

Et ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits ſont altérés auſſi-bien que ſes mœurs.
Qu'eſt devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grace, cette nobleſſe,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri ſa jeuneſſe.

Madame BÉVERLEI.

Ce changement, encor, n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux :
Hélas! quel sera son partage ?
Pauvre enfant!

Madame BÉVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux ;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :
Le malheur & l'exemple instruiront son jeune âge ;
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage ;
Et de sa mere il apprendra
La patience & le courage.
Ah! croyez-moi, ma chere sœur,
Le bonheur, dont souvent on ne poursuit que l'ombre,
C'est le contentement du cœur.
Béverlei l'a perdu : sur son front toujours sombre,
On lit l'affreux remords dont il est dévoré.
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il est déchiré...
Ah! s'il pouvoit se pardonner lui-même!

HENRIETTE.

Oh! pour moi, quand je songe à quelle passion
Il a sacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation :
Le peu que j'eus pour mon partage,
Entre ses mains est demeuré.
Je crains....

Madame BÉVERLEI.

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un joueur n'a rien de ſacré :
Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ſes mains imprudemment laiſſé.
Pour lui faire cette demande,
D'un trop juſte motif mon cœur ſe ſent preſſé.

Madame BÉVERLEI.

Quel motif ?

HENRIETTE.

Le ſoutien d'une ſœur qui m'eſt chere ;

Madame BÉVERLEI.

Non.... ce bien vous eſt néceſſaire,
L'hymen doit à Leuſon engager votre foi :
Cet amant en eſt digne, & je ne ſais pourquoi
Son bonheur toujours ſe differe.

HENRIETTE.

Puis-je y penſer, lorſque ma ſœur
Gémit ſous le poids du malheur ?

Madame BÉVERLEI.

Vous êtes ſur mon ſort un peu trop inquiète ;
J'ai des diamans, des bijoux :
Je n'en ai pas beſoin pour être ſatisfaite,
Et s'il faut m'en priver.....

HENRIETTE, *ſe récriant vivement.*

Ah ! ma ſœur !

Madame BÉVERLEI.

Calmez-vous :
Ma chere Henriette eſt trop vive ;
Tout peut encor ſe réparer :
Nous avons à Cadix un fond qui doit rentrer ;
Inceſſamment il nous arrive,
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'eſt un fond pour le jeu,
Qui, croyez-moi, durera peu.

Madame BÉVERLEI.

Il peut ſe corriger.

HENRIETTE.

Qu'un Joueur ſe corrige,
Ma ſœur!

Madame BÉVERLEI.

Ah! ſi le Ciel opéroit ce prodige,
Mon ſort pourroit faire encor des jaloux.
De mille biens environnée,
Et, ſur-tout, poſſédant le cœur de mon époux,
Des riches votre ſœur fut la plus fortunée:
Si pour ſa guériſon mes vœux ne ſont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à ſubſiſter du travail de mes mains,
Des pauvres je ſerai la plus heureuſe encore.

HENRIETTE.

Oh! bien, ma ſœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au ſurplus,
Qu'hier Leuſon me chargea de vous dire
Qu'il a ſur Stukéli le plus grave ſoupçon:
Souvent ſur notre front notre cœur ſe fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

Madame BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête-homme.

HENRIETTE.

Oh! ſans ceſſe pour tel, lui-même il ſe renomme.
Leuſon n'eſt pas léger & le croit un fripon.

Madame BÉVERLEI, *avec un air inquiet.*

N'entens-je pas quelqu'un ?

HENRIETTE.

Non.

Madame BÉVERLEI.

Je ſuis au ſupplice.

Elle regarde ſa montre.

Huit heures & demie.

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié.

Madame BÉVERLEI.

Pour le coup....

HENRIETTE.

C'eſt Jarvis, qu'après un long ſervice,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur ſacrifice,
Depuis ſix mois congédié.

SCENE II.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, JARVIS.

Madame BÉVERLEI.

SA préſence m'eſt un reproche.
Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche,
Dont il ſe ſent humilié.

JARVIS.

Madame, excuſez-moi ; je l'ai donc oublié.

(*Il regarde l'appartement.*)

O ciel ! en quel état je vois votre demeure !
M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aſpect de ces lieux ?
Je voudrois les cacher ; pardonnez, je ſuis vieux :
A mon âge, aiſément l'on oublie & l'on pleure.

Madame BÉVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.
Aſſeyez-vous, Jarvis,

JARVIS.

C'eſt bien de la bonté.
Eſt-il bien vrai ? mon pauvre Maître
A, dit-on, perdu tout ſon bien ?
En ce logis je l'ai vu naître ;
L'honnête-homme de pere, hélas ! qu'étoit le ſien !
Que Dieu faſſe paix à ſon ame :
Mais après quarante ans, Madame,
Il n'eût pas renvoyé le bon-homme Jarvis :
Juſqu'à ſa mort je le ſervis :
Courbé ſous le poids des années,
J'eſpérois, auprès de ſon fils,
Paſſer celles encor qui me ſont deſtinées ;
Mais il ne me l'a pas permis,
Peut-être a-t-il trouvé ma vieilleſſe importune ?
Trop librement, par fois, je me ſuis déclaré.

Madame BÉVERLEI.

Non, de vous s'il s'eſt ſéparé,
Accuſez-en, Jarvis, ſa mauvaiſe fortune.

JARVIS.

Eſt-il réduit ſi bas ? Oh ! j'en ſuis pénétré !

Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.
Son pere a bâti la maison,
Et cent fois dans mes bras, hélas ! mon pauvre maître,
Je l'ai tenu petit garçon....
Aux pauvres il étoit si bon !
D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,
Des pauvres ? ... ce sont nos semblables :
Je veux, si je suis jamais Roi,
Qu'en mon royaume tout abonde,
Je rendrai riche tout le monde,
Et je commencerai par toi.
Ce sont les mots de son enfance :
Comme d'hier je m'en souviens ;
Et voilà que lui-même il est dans l'indigence !

Madame BÉVERLEI.

Mes pleurs coulent en abondance,
Parlez-lui.

HENRIETTE.

Que j'essuie auparavant les miens.

JARVIS.

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,
De m'attacher à son malheur ?
Ce refus perceroit mon cœur,
Et de mes tristes jours abrégeroit le reste.

Madame BÉVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI, JARVIS.

Les Dames se levent.

Madame BÉVERLEI.

AVEZ-VOUS vu mon époux aujourd'hui, Monsieur Stukéli?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKÉLI.

Madame,
Hier au soir je l'ai quitté.
Quoi! mon ami seroit resté
Toute la nuit loin de sa femme!

HENRIETTE.

Votre ami! pouvez-vous vous dire son ami,
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice:
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes
Que me fournissoit l'amitié;
J'ai même été jusques aux larmes.

Enfin le trouvant ſourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'eſpoir de réparer ſa perte,
Pouſſé l'amitié juſqu'au bout,
En lui tenant ma bourſe ouverte?
J'ai de ſon mauvais ſort ſupporté la moitié.

HENRIETTE.

C'eſt avoir eu, Monſieur, une fauſſe pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point ſon ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où ſon penchant l'entraîne!...
Vous vous attendez peu d'être remercié.

STUKÉLI.

De nous perſécuter la fortune ſe laſſe,
J'eſpérois....

Madame BÉVERLEI.

C'eſt aſſez, répondez-moi, de grace;
Vous quittâtes, hier, mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilſon,
Avec gens qu'à connoître il n'eſt profit, ni gloire:
Il ne m'en a pas voulu croire.

Madame BÉVERLEI.

Y ſeroit-il encor?

STUKÉLI.

Jarvis ſait la maiſon.

JARVIS.

Madame, irai-je?

Madame BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE.

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI.

Et gardez-vous de prononcer mon nom;
Il se plaindroit de moi... peut-être avec raison.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc : mais, de grace, avec un soin extrême
Evitez tous les mots qui pourroient l'offenser;
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi;
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher,
Et puis, voudrois-je le fâcher?
Mon pauvre Maître! hélas! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne?

Il sort.

SCENE IV.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI, TOMI.

Tomi entre, & dit un mot tout bas à Henriette.

HENRIETTE.

A L'INSTANT, mon petit ami,
Venez.

Madame BÉVERLEI, *l'appellant à elle.*

Ecoutez-moi, Tomi:
Ce matin, ſuivant l'ordinaire,
Votre pere, mon fils, n'a pû vous embraſſer;
Mais quand il reviendra, ſi vous voulez me plaire,
Songez à le bien careſſer,
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh! maman, je n'ai garde:
J'aime tant mon papa!

Madame BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde:
Songez-y bien.

HENRIETTE.

Venez.

Tomi baiſe la main de ſa mere, & ſort avec Henriette.

SCENE V.

Madame BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

C'Est tout votre portrait :
Il eſt charmant.

Madame BÉVERLEI.

Oh ! c'eſt ſon pere trait pour trait.
Que tous deux le Ciel les conſerve :
(*Elle s'aſſied, & Stukéli auſſi.*)
Mais daignez à préſent me parler ſans réſerve :
A mon époux, Monſieur, n'eſt-il rien arrivé ?
C'eſt la premiere fois que la nuit il s'abſente,
Et je crains....

STUKÉLI.

Quoi ! pour vous ſon amour éprouvé,
Pour lui, malgré ſes torts, votre foi ſi conſtante,
Votre eſprit & votre beauté,
Tant de charmes qu'en vous l'on admire & l'on vante,
Tout ne répond-il pas de ſa fidélité ?

Madame BÉVERLEI.

Sans convenir, Monſieur, de ces prétendus charmes,
Je ne ſoupçonne point ſa foi ;
Sur ce point je ſuis ſans allarmes,
Ce ſeroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le croi,
Et c'eſt avec plaiſir, Madame, que je voi
Que vous connoiſſez trop le monde,
Pour écouter les vains propos
Que haſardent ſouvent les ſots,
Et les méchans dont il abonde.

Madame BÉVERLEI.

Quels propos, & ſur quoi? Je ne vous entens pas.

STUKÉLI, *avec un air embarraſſé.*

Mais... ſur rien.

Madame BÉVERLEI.

Pourquoi donc, Monſieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je ſongeois qu'on a vu ſouvent la calomnie,
Entre d'heureux époux, ſemer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ſes diſcours.

Madame BÉVERLEI.

D'accord:
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime, j'en ſuis ſûre,
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport:
Tout au contraire, & dans ce monde,
Qui de ſots, dites-vous, & de méchans abonde,
On convient que le jeu fait ſon unique tort:
Son cœur me reſte, au moins, dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrois qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez: peut-être
Le zèle & l'amitié m'ont fait aller trop loin.

Je vois que j'ai pris trop de ſoin,
Et qu'indiſcrètement je vous ai fait connaître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas beſoin;
Mais malgré de vains bruits, j'oſe ici vous répondre....

Madame BÉVERLEI.

Il me ſuffit, pour les confondre,
Que je connoiſſe mon époux:
Tous ces vains bruits je les mépriſe,
Et ſi vous permettez, Monſieur, que je le diſe,
Mon eſtime pour lui m'en répond mieux que vous.

à part.

Je ne puis réſiſter au tourment qui me preſſe.

haut.

J'ai beſoin de repos, Monſieur, & je vous laiſſe.
Vous pouvez, cependant, ici
Attendre en liberté que votre ami paraiſſe.

SCENE VI.

STUKÉLI, *ſeul.*

Bon: mon projet a réuſſi;
J'ai mis le trouble dans ſon ame.
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre ſort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flâme....
.... Sous le voile de l'amitié,
J'ai déjà ruiné le rival que j'abhorre....
.... Dans le cœur de ſa femme il faut le perdre encore:

Le

Le perdre... la gagner... c'eſt mon double projet.
Des deux côtés ſuivons ma trame.
Mon bonheur ſeroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déja dans l'eſprit de la femme,
Adroitement j'ai gliſſé le poiſon,
Et j'eſpere bientôt..... Quelqu'un vient ; c'eſt Leuſon :
Son eſprit pénétrant me met en défiance ;
Il m'impoſe par ſa préſence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCENE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

JE vous trouve à propos : juſqu'en votre demeure,
J'aurois été, Monſieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur ?

LEUSON.

De mon ami,
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON, *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre....

STUKÉLI.

Monſieur, je crois l'avoir prouvé :

Dans les occaſions Béverlei m'a trouvé;
J'ai, pour le ſecourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'eſt pas ce qu'on dit : on veut que, chez Vilſon,
Vous ayez avec Mackinſon
Une ſecrette intelligence.
Vous vous enrichiſſez, dit-on,
Lorſque Béverlei ſe ruine.

STUKÉLI.

Monſieur....

LEUSON.

C'eſt ce qu'on imagine.
Qu'en croirai-je ?

Ici Henriette du fond du Théâtre entend le reſte de la Scene.

STUKÉLI.

Monſieur Leuſon,
Sur une queſtion ſemblable,
Ici je m'expliquerois mal :
J'eſpere quelque jour en lieu plus convenable....

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m'eſt égal ;
Sortons.

SCENE VIII.

STUKÉLI, LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MONSIEUR Leuſon, où voulez-vous aller ?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI.

Il ſuffit : ſerviteur.

SCENE IX.

LEUSON, HENRIETTE.

QU'AVEZ-VOUS donc enſemble ?

LEUSON.

J'ai démaſqué le traître : il ſçait, le ſcélérat,
Que Leuſon le connoît, & dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de ſimples ſoupçons ferez-vous un éclat ?
Haſarderez-vous votre vie ?
Vous rempliſſez mon cœur d'effroi !

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi,
Tranſporte mon ame ravie !

Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendez chers!
Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide & sombre,
Vil opprobre de l'Univers,
N'a jamais sçu porter tous ses coups que dans l'ombre :
Je crois à sa valeur, comme à sa probité.
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire ?

LEUSON.

Pour armer contre lui les loix,
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire :
Mais je l'aurai dans peu, j'espere ;
C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits.
Donnez-moi Béverlei pour frere,
Que ses intérêts soient les miens ;
Ne différez plus des liens....

HENRIETTE.

Trouvez bon que je les differe
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
Venez la consoler : hélas ! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, & son cœur se consume :
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah ! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes ?
Non.... Son état est trop cruel,
Et je vais essuyer ou partager ses larmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scene eſt dans une place près de la Maiſon de Béverlei.

SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI, *ſeul.*

CIEL ! voici ma maiſon, & je crains d'y rentrer :
A ma femme, à ma ſœur, je n'oſe me montrer ;
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature :
A tout ce qui m'eſt cher, à moi-même odieux,
Sans deſſein, ſans eſpoir, errant à l'aventure,
La honte & le remords me ſuivent en tous lieux.
O du jeu paſſion fatale !
Ou, plutôt, vil amour de l'or !
Eh ! qu'avois-je beſoin d'en amaſſer encor ?
A ma félicité quelle autre fut égale ?
Tout prévenoit mes vœux, tout flatoit mes deſirs,
L'amour ſemoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaiſirs !
Ah ! pour moi que le Ciel ne fut-il plus avare !...
Si, lorſqu'à tous nos vœux la fortune ſourit,
La ſageſſe eſt un don ſi rare,
La médiocrité, mere du bon eſprit,
Vaut mieux que la richeſſe, hélas ! qui nous égare.
Malheureux !

SCENE II.

BÉVERLEI, JARVIS.

JARVIS.

AH! Monsieur, je sors de chez Vilson.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis! connois-tu cette horrible maison?
Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où parmi l'intérêt, la bassesse & les crimes,
Regne le désespoir, la malédiction;
Image de ce lieu de désolation,
Dont le courroux du Ciel a creusé les abîmes?

JARVIS.

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler Madame:
Elle n'étoit pas bien, ses larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.... Tu dis que ma femme?...

JARVIS.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.
Votre retour, Monsieur, peut seul la consoler:
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis: moi-même je me blâme;
Mais, laisse-moi.

JARVIS.

Que je vous laisse, hélas!

Je ne ſçais s'il eſt des ingrats ;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont ſçu paraître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.
Abandonnerai-je un bon maître,
Lorſque de la fortune il eſt abandonné ?

BÉVERLEI.

Eh ! que peux-tu pour moi ?

JARVIS.

Bien peu de choſe :
Cependant.... Pardonnez.... Mon cher Maître, je n'oſe ;
En vous l'offrant, je crains....

BÉVERLEI.

O digne ſerviteur !
De ton maître avili crains plutôt la baſſeſſe :
Oui, crains que, ſans pitié, dépouillant ta vieilleſſe,
Je n'abuſe de ton bon cœur :
Tu ne ſais pas, Jarvis, ce que c'eſt qu'un Joueur ;
J'ai ruiné mon fils, & ma femme & ma ſœur :
De la même fureur crains d'être auſſi la proie.
Un miſérable qui ſe noie,
S'attache, en périſſant, au plus foible roſeau.
Crains que je ne t'entraîne auſſi dans mon naufrage.
Si tu ſavois, ô Ciel ! à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage !
Ma femme... ah ! je ſuis confondu.
Moi qui comptois un jour perdu,
Le jour que je paſſois loin d'elle,
De toute cette nuit, elle ne m'a point vu :
J'ai paſſé cette nuit cruelle,
Dans les convulſions d'un malheur obſtiné,

A maudire, cent fois, le jour où je suis né.

JARVIS.

Venez donc ; chaque instant pour Madame est une heure.
Songez...

BÉVERLEI.

Et tu dis qu'elle pleure ?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer :
Des larmes s'échappoient à travers sa paupiere :
J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.
Vous n'avez pas un cœur de pierre ;
Ah ! si vous l'aviez vûe...

BÉVERLEI.

Hélas ! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même !
Sa vertu méritoit de plus heureux destins :
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur :
Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur :
Abandonne ce misérable,
Va trouver ta maîtresse.... hélas ! dans son malheur,
On peut la consoler ; elle n'est pas coupable.

JARVIS.

Mais vous-même venez...

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.
Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité ?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme

Qui dans un précipice en rêvant s'eſt jetté :
Le meilleur des humains (c'eſt ainſi qu'on vous nomme,)
Eſt par-tout plaint & regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je ſais me connaître.
Dis plutôt, ſans flater ton maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frere ſans amitié, pere ſans naturel.
Va, dis-je, trouver ta maitreſſe ;
Je te ſuis.

JARVIS.

Et pourquoi différer d'un inſtant ?
Son cœur eſt bien dans la détreſſe :
Elle a bien des chagrins, mon cher maître, & pourtant
Je jurerois que votre abſence,
De tous ſes maux eſt le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'aſſurance.
A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle :
Mais modere pour moi ton zèle :
Qu'ont mes malheurs & toi, Jarvis, à démêler ?
Né dans ce que l'orgueil appelle la baſſeſſe,
De l'honneur tu ſuivis la loi ;
Et l'honneur rarement conduit à la richeſſe.
Les beſoins vont bien-tôt aſſaillir ta vieilleſſe ;
Ne mets pas la miſere entre la tombe & toi :
Je vais chez Stukéli.

JARVIS.

Le voici.

BÉVERLEI.

Laiſſe-moi.

SCENE III.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

BÉVERLEI.

EH bien ! cher Stukéli, quelle reſſource ?

STUKÉLI.

Aucune ;
Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent ?

STUKÉLI.

On veut des ſûretés : en avez-vous quelqu'une ?
Quant à moi je n'ai rien qui puiſſe être engagé ;
Vous avez épuiſé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine eſt commune :
Dans l'abîme ou j'étois plongé,
Vous m'êtes venu tendre une main ſecourable,
Et moi, doublement miſérable,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami ;
Voilà de mes tourmens le plus inſupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi ;
Appellons, croyez-moi, le courage à notre aide :
La plainte n'eſt point un remède.
Voyez s'il ne vous reſte plus

Quelqu'un de ces bijoux brillans & superflus,
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidèle dépositaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur.
Il ne reste plus rien que la honte à son frere.

STUKÉLI.

Tant-pis : car, entre nous, je le dis sans humeur :
Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il est trop vrai !

STUKÉLI.

Riche dans son état,
Peut-être Jarvis...

BÉVERLEI.

Ah !

STUKÉLI.

A regret je le nomme ;
Mais ce n'est pas le tems d'être si délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête-homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard !

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel brusque départ !

STUKÉLI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,

Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit :
Leuson en fait courir le bruit.
Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même,
Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh ! vous en fais-je aucun ? c'est moi seul que j'accuse :
Nous périssons tous deux battus des mêmes flots :
Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien : mais pour tirer vous & moi d'embarras,
Il faudroit autre chose ; & vous n'ignorez pas,
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une prison mon séjour & le vôtre.
Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu ;
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, & prenez-la.

STUKÉLI.

Oh ! je ne prétens point cela...
Votre femme... mais non, je prévois la réponse ;
Et trop mal-aisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamans !.. cruel ! je ne puis m'y résoudre.
Tombe plutôt sur moi la foudre.
Son époux jusques-là ne sauroit s'avilir :

La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté.
J'ai des pressentimens dans l'ame,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi; le même espoir m'enflâme:
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse.
Mets ce que j'ai fait en oubli,
Laisse-moi dans le précipice;
Je ne presse plus un ingrat.
Qu'une femme qui t'est si chere
Conserve ses bijoux, en pare avec éclat,
Et son orgueil & sa misere:
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!
Que vous connoissez mal cette épouse adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce sont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas:
Son éclat naturel suffit à ses appas.

C'eſt pour plaire à moi ſeul qu'elle ornoit ſa figure,
C'eſt pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux ;
Pour les beſoins de ſon époux,
Elle s'en priveroit ſans peine, & ſans murmure.

STUKÉLI.

Non, de ſentiment j'ai changé :
Mon amitié fut ſans réſerve ;
Que dans une priſon plongé,
Votre ami...

BÉVERLEI.

Le Ciel m'en préſerve !
Qu'un ami généreux, pour m'avoir aſſiſté,
Dans une priſon ſoit jetté !
Stukéli me croit donc ſans honneur & ſans ame.
Dans le déſeſpoir où je ſuis,
Accablé ſous le poids du malheur & du blâme,
Je n'acheterois point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur...

BÉVERLEI.

Ah ! ſans être de glace,
En a-t-on moins en pareil cas ?
Non.... Finiſſons de vains débats ;
Je vois ce qu'il faut que je faſſe ;
Allez chez vous.

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop preſſant ?

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend.

A part.

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

Il sort.

BÉVERLEI, *s'approchant de sa maison.*

Entrons.

SCENE IV.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE, *sortant.*

C'Est vous, enfin, mon frere;
O mon Dieu ! comme vous voilà !
Qu'en voyant ce changement-là,
Ma pauvre sœur aura de peine!

BÉVERLEI.

Que fait-elle ?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses maux,
Mon frere, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains....

BÉVERLEI.

L'impatience est grande!
Quoi donc ! ma sœur, votre Leuson
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon ?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde ;
Ose-t-il....

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frere, il n'oſe rien.
C'eſt moi, juſqu'à préſent, qu'uniquement regarde
Le ſoin de gouverner mon bien,
Et mon deſſein n'eſt plus qu'il reſte ſous la garde
D'un homme qui ſi mal a conſervé le ſien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelqu'inquiétude ?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire ceſſer ;
Ou bien, s'ils ſont perdus, daignez me l'annoncer :
Le coup pourra m'en être rude ;
Mais j'ai tant ſouffert pour ma ſœur,
Pour ſon fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude :
Mon mal ſera pour moi plus léger que le leur.
Maudite paſſion!...

BÉVERLEI.

Épargnez-moi le reſte.

HENRIETTE.

Sa maiſon fut un paradis ;
Deux Anges l'habitoient, ſon épouſe & ſon fils.
La candeur ingenue & la beauté modeſte,
Lui prodiguoient leur doux ſouris,
Et laſſé d'être heureux, de ce ſéjour céleſte,
Il s'eſt précipité dans l'abîme funeſte
De la miſere & du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle ! vous me percez l'ame !

HENRIETTE.

Si le mal ſur vous ſeul tomboit, comme le blâme....

BÉVERLEI.

Un frere, de ſa ſœur, attendoit plus d'égard.

Choiſiſſez

Choisissez des couleurs moins dures :
Vos reproches viennent trop tard ;
Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures.
De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur :
Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc : jusques-là je forcerai mon cœur
A garder sur lui plus d'empire.
Il faut du Ciel respecter le courroux,
Et sans murmure adorer sa justice :
Que ce soit, cependant, un frere qu'il choisisse
Pour nous faire sentir ses coups ;
Que ce soit un pere, un époux....

BÉVERLEI.

Eh ! ma sœur !

HENRIETTE.

C'en est fait : je garde le silence.

SCENE V.

BÉVERLEI, HENRIETTE, Madame BÉVERLEI, TOMI.

Madame BÉVERLEI, *sortant avec Tomi, & courant à son mari.*

SOYEZ le bien venu : vous voilà, mon ami.

BÉVERLEI.

Chere épouse !... J'ai fait une bien longue absence ;
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, laissons-là ma peine & mes allarmes:
De mes bras je vous tiens lié,
Je vous arrose de mes larmes,
Je vous vois; tout est oublié.

BÉVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse & de charmes!
Que je me sens humilié!
Que de reproches à me faire!

Pendant cet à parte, Madame Béverlei parle bas à son fils, & lui dit d'aller à son pere.

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras.

(*Il le baise.*)

Venez-çà. Cher enfant! Plus sage que ton pere,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas!
Puisses-tu consoler ta malheureuse mere!

Madame BÉVERLEI.

Malheureuse! Elle ne l'est pas:
Vous m'aimez.

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Dites, mon fils.

TOMI.

Oh dame!
J'ai bien eu du chagrin.

BÉVERLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'eſt que maman tantôt elle pleuroit.

Madame BÉVERLEI, *en mettant ſon doigt ſur ſa bouche.*

Tomi :

Paix.

BÉVERLEI.

Laiſſe-le dire, ma femme.

A ſon fils.

Enſuite ?

TOMI.

Dans ſes bras j'ai coutu tout d'abord,
Et puis en me baiſant elle pleuroit plus fort ;
Et moi je me ſuis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE.

Pauvre enfant !

BÉVERLEI.

Que je ſens vivement tout mon tort !

Madame BÉVERLEI.

Pardonnez, votre abſence à mon cœur eſt cruelle.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LEUSON.

Madame BÉVERLEI, *à son mari.*

VOICI, Monsieur Leuson, dont le zèle & les soins
Ne se peuvent trop reconnaître.

BÉVERLEI, *froidement.*

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non... Mais j'espere, au moins,
Que bien-tôt vous me pourez l'être :
J'espere parvenir à démasquer le traître....

BÉVERLEI, *vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que, pour vous perdre, il en prend l'apparence.
Quand vous sçaurez qu'il est le vil associé....

BÉVERLEI.

N'allez pas plus avant : qui l'outrage, m'offense.
A sa femme.
J'aurois, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien ! nous vous laissons mon frere :
Venez, Monsieur Leuson.

LEUSON.

Un temps poura venir,
Que vous remercîrez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

Henriette rentre avec Leuſon & Tomi.

SCENE VII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'Ai peine à retenir
La colere qui me poſſede.
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oſer l'appeller traître, & l'oſer devant moi!

Madame BÉVERLEI.

Leuſon vous aime & vous eſtime :
A de faux-bruits, ſans doute, il donné trop de foi ;
Mais il faut excuſer le zèle qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami, c'eſt s'attaquer à moi :
Si vous ſçaviez combien je lui ſuis redevable
On connoit à l'épreuve un ami véritable ;
Et ſi Stukéli ne l'eſt pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

Madame BÉVERLEI.

D'un voile ſi ſacré maſquer ſa perfidie!
On n'a point le cœur aſſez bas :
Je penſe comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas ! ma chere amie,
Que tout le monde, ici, n'a-t-il votre douceur !
De toutes les vertus vous êtes le modele,
J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent & fidele....
Ah ! j'ai détruit votre bonheur.

Madame BÉVERLEI.

Il ne l'eſt point ; ſortez d'erreur ;
J'ai tout quand je vous vois, & durant votre abſence,
Votre retour fait tous mes vœux :
Oubliez le paſſé comme un ſonge fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance,
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas ! trop généreuſe !...
Malgré moi du paſſé le cruel ſouvenir,
Réfléchira ſon ombre affreuſe,
Sur les derniers momens de mon triſte avenir ;
Mais un autre chagrin en ſecret me dévore.

Madame BÉVERLEI.

Parle, & dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que dans ſon honneur,
Si lâchement on aſſaſſine....

Madame BÉVERLEI.

Eh bien ?

BÉVERLEI.

J'ai cauſé ſa ruine.
Tout le bien qu'avoit Stukéli,

Dans mon naufrage enſeveli ;
Des Créanciers preſſans, dont la pourſuite vive
Ne lui laiſſe pour perſpective,
Que l'infâme ſéjour d'une horrible priſon ;
Tout cela dans mon cœur verſe un mortel poiſon :
Mon amitié pour lui ne peut reſter oiſive.

Madame BÉVERLEI.

J'eſpere....

BÉVERLEI.

Il faut agir, & non pas eſpérer.

Madame BÉVERLEI.

Le fond que ſur Cadix nous avons à prétendre,
Eſt très-conſidérable, & va bien-tôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre :
Dans l'amertume de ſon cœur,
Il m'a reproché ſon malheur.

SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI, UN INCONNU, *qui apporte une Lettre.*

BÉVERLEI, *à l'Inconnu.*

QUE voulez-vous ?

L'INCONNU.

C'eſt une Lettre, Qu'entre vos mains, Monſieur, on m'a dit de remettre.

Il ſe retire.

BÉVERLEI, *ouvrant la lettre.*

Elle eſt de Stukéli.

Madame BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il ?

BÉVERLEI, *lit.*

» Venez me voir le plus promptement que vous » pourez : c'eſt la ſeule marque d'amitié qu'ac- » tuellement je deſire de vous : depuis que je vous » ai quitté, j'ai pris la réſolution d'abandonner » l'Angleterre : j'aime mieux me bannir de ma » patrie que de devoir ma liberté au moyen dont » nous avons parlé tantôt. Ainſi n'en dites rien à » Madame Béverlei, & hâtez vous de venir rece- » voir les adieux de votre ami ruiné,

STUKÉLI.

Et ruiné par moi.... Je ſuivrai ſon exil.

Madame BÉVERLEI.

Quoi!...

BÉVERLEI.

Sans le ſecourir ſouffrir qu'il ſe banniſſe!
J'ai cauſé ſon malheur, je dois le partager....
O fureur de jouer! Abominable vice!
Voilà tes fruits amers!... Il faut le ſoulager,
Ou le ſuivre... Il n'eſt point de parti ſi funeſte....

Madame BÉVERLEI.

Je ne puis ſupporter l'état où je vous voi,
Il parle d'un moyen.... Diſſipez mon effroi,
En eſt-il quelqu'un qui nous reſte?

BÉVERLEI.

C'eſt à moi de ſouffrir, je ſuis ſeul criminel;
Ce cœur n'eſt pas aſſez cruel
Pour vouloir en priver & mon fils & ſa mere.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'eſt l'unique bien qui vous ſoit demeuré.

Madame BÉVERLEI.

Mes diamans?

BÉVERLEI.

J'ai honte....

Madame BÉVERLEI.

Eſt-ce donc une affaire?
Mon ami, ſois bien aſſuré
Que la paix de ton cœur par-deſſus tout m'eſt chere;
Que jamais rien, par moi, n'y ſera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond: tu m'en vois pénétré;
Mais de quel poids affreux ta bonté me ſoulage!

Madame BÉVERLEI.

Mais vous ne joûrez plus : cela m'eſt bien promis,
C'eſt à quoi mon époux expreſſément s'engage.

BÉVERLEI.

Ah ! c'eſt pour t'adorer déſormais que je vis.

Madame BÉVERLEI.

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage !
Mais pour le meilleur des amis,
Pouvois-je faire moins ?

Madame BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage ?
Puiſſe-t-il en ſentir le prix !
Et puiſſe votre cœur ne s'être pas mépris !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STUKÉLI, *seul.*

J'ai tout au mieux joué mon rôle :
Voilà les diamans perdus,
Et cent pièces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus,
Chez Vilson, en vain se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art :
J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine,
Frappons un coup plus fort ; il faut que tôt ou tard
Le dépit... le besoin... mon bonheur me l'amene.

SCENE II.

STUKÉLI, Madame BÉVERLEI.

Madame BÉVERLEI, *sortant de chez elle.*

Ah ! Monsieur, vous voilà ? mon mari vous a vu ?
Vous nous restez ?

STUKÉLI.

J'aurois voulu
Qu'il n'eût pas exigé, Madame, un ſacrifice...
J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.

Madame BÉVERLEI.

Oui, Monſieur, je vous rends juſtice:
A fuir votre pays vous étiez réſolu:
Je le ſçais.

STUKÉLI.

Quelquefois, en blâmant ſon caprice,
D'un ami, malgré ſoi, l'on ſe rend le complice.

Madame BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine, il vous a ſecouru;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, *à part, aſſez haut pour être entendu.*

Pauvre femme!
Que je la plains!

Madame BÉVERLEI.

Monſieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

Quelque choſe en ſecret paroît vous agiter.

STUKÉLI.

Il eſt vrai.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI, *à part, de façon à être entendu.*

Je n'y puis réſiſter.

Madame BÉVERLEI.

Monſieur, quel eſt donc ce myſtere?

STUKÉLI, *à part, de même.*

Son ſort me fait compaſſion.

Madame BÉVERLEI.

Quel ſort!

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire,
Et la moindre indiſcrétion,
Sûrement entre nous cauſeroit une affaire.

Madame BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, eſt votre caution....
Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui.... contentez-vous d'apprendre,
Que, ſi vos diamans de vos mains ſont ſortis,
A quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BÉVERLEI.

O Ciel! à ma ſurpriſe il n'en eſt point d'égale.
Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne ſçais... il ſe répand des bruits...
Nous ſommes dans un ſiécle... on a vu des maris...

Madame BÉVERLEI.

Eh bien? Monſieur;

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale...

Madame BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il ſoit épris

D'un de ces vils objets de luxe & de ſcandale,
A qui nous prodiguons l'argent & le mépris,
La choſe paroît impoſſible,
Alors qu'on vous connoît.

Madame BÉVERLEI.

Vous le croyez, pourtant;
Je le vois.

STUKÉLI.

Vous avez une ame ſi ſenſible!
Je ſens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle ſeroit frapée.

Madame BÉVERLEI.

Ce coup, il eſt porté; vous déchirez mon cœur.
Béverlei, tu m'aurois trompée!
J'ai pu ſupporter tout, hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour au ſein de la miſere,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu....
Un autre objet a ſçu lui plaire!
Ah! de ce ſeul inſtant, hélas! j'ai tout perdu.

STUKÉLI, *à part.*

Mon projet réuſſit.

Madame BÉVERLEI.

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager!
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même!
Il ſçait trop que de lui je ne puis me venger...
Non, je ne puis penſer qu'à ce point il m'offenſe....
Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'impoſoit ſilence:
Il faut parler: je ſers la beauté, la vertu....
De ſon ſecret lui-même il m'a fait confidence.

Madame BÉVERLEI, *le regardant fixement.*

Ainſi, de votre ami trompant la confiance,
Près de ſa femme, ici, vous venez l'accuſer.

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

C'eſt aſſez : tu ne peux m'abuſer.
Je vois trop que Leuſon t'avoit bien ſçu connaître.
Oui, puiſque Béverlei voulut t'ouvrir ſon cœur,
Qu'il te crut ſon ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'eſt d'un impoſteur, ton rapport eſt d'un traître :
Choiſis d'être perfide ou calomniateur....
Je te crois tous les deux.... va, de ta bouche impure,
Ne viens plus en ces lieux diſtiler le poiſon :
Mais tremble... de ton impoſture
Béverlei me fera raiſon.

STUKÉLI.

L'effet peut ſuivre la menace,
Madame ; en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'eſt pas pour moi ſeul que ſera le danger.

Madame BÉVERLEI.

Lâche, tu n'oſerois le regarder en face....
.... Mais ton ſang ſouilleroit ſes mains ;
Je lui cacherai ton audace :
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI, *à part, en ſe retirant.*

Cette fierté peut ſe confondre.
Et c'eſt en me vengeant que je dois lui répondre.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI, *seule.*

DE ſes artifices trompeurs
Je reconnois le piége, & pourtant, je ſoupire:
Avec peine mon ſein reſpire,
Et mes yeux ſe couvrent de pleurs.
Béverlei! Béverlei!

SCENE IV.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

JE vous vois toute en larmes.
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles allarmes!
Je vous l'ai déja dit, ma ſœur,
Vous gâtez votre époux à force de douceur....
Vous ne m'écoutez pas.

Madame BÉVERLEI.

Ma ſœur, je le confeſſe,
Je ſuis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous preſſe?
Il aura joué! deviez-vous,

Ma

Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder?
Avant de les avoir, il auroit eu ma vie.

Madame BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O Ciel! quelle foiblesse!
Mérite-t-il cette tendresse?

Madame BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur;
Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une ame!...
Que fut-il?... un ingrat.... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme.
C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien:
Adieu.... quelques instans, je veux être à moi-même,
Et je vois que Leuson cherche votre entretien;
Il vous apprendra comme on aime.

SCENE V.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

NE laiſſons point ſeule ma ſœur;
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air ſérieux m'inquiette;
De quoi s'agit-il donc?

LEUSON.

D'un fait,
Que de ſçavoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc....

LEUSON.

C'eſt un ſecret,
Que, pour une raiſon très-forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les, voyons.

LEUSON.

La premiere, c'eſt de m'apprendre,
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne deſireroit pas de ſe voir dégagé,
Et ſi par vos délais je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE.

Prenez garde, Monsieur Leuson :
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre ;
Et quand vous doutez de ma foi....

LEUSON.

Non... je ne doute que de moi :
On connoît mal, d'abord, l'humeur, le caractere ;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour :
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour....

HENRIETTE, *vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie,
Répondez en homme d'honneur ;
Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne desirez pas que le mien se délie ?

LEUSON.

Ah ! le Ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie :
Au bonheur d'être à vous, mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentimens cachés :
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle.

HENRIETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, Mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,

Ce qui fut un penchant eſt devenu raiſon ;
Et ſur moi l'un & l'autre ont pris tant de puiſſance,
Que, fuſſiez vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerais
La plus ſimple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette !..... Eh bien ! donc, je demande,
(C'eſt mon autre condition,)
Que d'une ſi chere union
Le jour fixé par vous....

HENRIETTE.

Ah ! ſouffrez que j'attende...

LEUSON.

Je n'attens plus, non : il faut que demain
De tous vos délais ſoit le terme :
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon ſein
Garde le ſecret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop preſſant.

LEUSON.

Vous balancez en vain ;
Et, ſi je vous ſuis cher, toute excuſe eſt frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole ?

HENRIETTE.

Elle eſt à vous. Votre ſecret ?

LEUSON.

Toute votre fortune....

HENRIETTE.

Eh bien?

LEUSON.

Elle eſt perdue.

HENRIETTE.

O Ciel! je reſte confondue.
Perdue! & Leuſon, qui le ſçait...
Vous avez ſurpris ma promeſſe.
De votre procédé j'admire la nobleſſe;
Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole... Eh quoi!
Voilà que vous rêvez, Henriette, & je voi
Des pleurs, au même inſtant, mouiller votre paupiere.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entiere.
Quelque beau procédé que vous me faſſiez voir,
(Peut-être poura-t-on m'accuſer d'être fiere:)
Mais je crains de vous trop devoir;
Oui, Leuſon, ſi j'ai tort, ce tort eſt excuſable,
Notre fortune étoit ſemblable,
Et l'hymen nous liant de ſes nœuds les plus doux,
Laiſſoit tout égal entre nous:
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'eſt-ce pas juſques au tombeau,
Envers vous d'une dette immenſe,
M'impoſer le rude fardeau?
N'eſt-ce pas?...

LEUSON.

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette

Entre deux cœurs qui ne font qu'un,
Peut il ſubſiſter quelque dette ?
Eſt-il quelque fardeau qui ne ſoit pas commun ?
Craint-on d'être obligé par un autre ſoi-même ?
Tout eſt acquitté, quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le ſoit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain ſe ſoulever encore,
Henriette conſent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuſon.

LEUSON.

Qu'en un moment ſi doux,
Je baiſe mille fois cette main que j'adore.

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel eſt votre garant ?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoiſſance,
Bates, de Stukéli le principal agent :
Il m'en a fait la confidence,
Et ſans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du ſcélérat,
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au Ciel !

LEUSON.

Je vous laiſſe : adieu, belle Henriette ;
Tenez à Béverlei notre affaire ſecrette.
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'eſpere que demain ſes yeux ſeront ouverts.

SCENE VI.

HENRIETTE, *seule.*

DE ſentimens quelle délicateſſe,
Et quel généreux procédé!
Qu'il mérite bien ma tendreſſe!
Mais mon frere! à quel point le jeu l'a dégradé!
Ah! pour toi, chere ſœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déja briſé!
.... Ce coup accableroit ſon courage épuiſé....
Il faut la lui cacher & me réſoudre à feindre.
Mais voici Béverlei... tâchons de nous contraindre:
Que cet effort coûte à mon cœur!

SCENE VII.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *d'un air épanoui.*

AH! vous voilà, ma chere sœur.
De moi depuis long-temps vous avez à vous plaindre:
Le vil amour du jeu me sçut trop égarer;
J'oubliai vous, mon fils, & ma femme, & moi-même:
Mais, malgré tous ses torts, votre frere vous aime;
Il vous aima toujours & veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? Un retour de fortune?
Cette viciſſitude aux joueurs eſt commune:
Mais...

BÉVERLEI.

Je ne le ſuis plus... non, j'abhorre le jeu:
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millieme fois....

BÉVERLEI.

Où votre ſœur eſt-elle?
Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE.

Vous la voyez.

SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI.

MA femme, embraſſez votre époux,
Et ſçachez le bonheur que le Ciel nous envoie.

Madame BÉVERLEI.

Il ſçait les vœux que je lui fais pour vous;
Mais quel eſt donc ce grand ſujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds ſont arrivés : le bon Monſieur Johnſon,
Homme d'honneur & Banquier de renom,
Vient de m'en faire la remiſe :
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différens,
Une ſomme qui monte à trois cent mille francs;
Le Ciel a béni l'entrepriſe,
Et nous avons au moins décuplé notre miſe.

Madame BÉVERLEI.

Mon cœur en eſt charmé, moins pour moi que pour vous :
J'eſpere déſormais que votre ame guérie,
Jouiſſant d'un deſtin plus doux,
Abjurera du jeu la triſte frénéſie;
Que vous me rendrez mon époux.

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos piés cette fureur honteuſe,
Qui de mon fils, qui de ma ſœur,

Qui d'une épouse vertueuse,
A fait trop long temps le malheur :
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse.
Et je prens le Ciel à témoin,
Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
Que d'élever mon fils & de vous rendre heureuse.

Madame BÉVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Sçavez-vous mon projet ? Cet antique héritage,
Par mes peres transmis jusqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétens y rentrer : là je veux vivre en sage ;
Aux fureurs du sort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces,
Mon cœur reposera de vous seule occupé.

Madame BÉVERLEI.

Ah ! mon ami !

HENRIETTE.

Fort bien : du mal qui vous possède,
Mon frere, ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remède.

BÉVERLEI.

Oh ! j'en suis guéri sans retour :
Tant que mon ame en fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance & la crainte,
Je traînai de mes jours le tissu détesté,
J'ai cent fois été prêt d'attenter à ma vie.

Madame BÉVERLEI.

Vous me faites frémir.

BÉVERLEI.

Le Ciel, ma chere amie,
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte,
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte;
Le retard seroit dangereux,
Ma personne en répond, mais bientôt....

Madame BÉVERLEI.

Avec peine
Je vous laisse aller.

BÉVERLEI.

A l'instant
Je reviens.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important,
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc : pendant votre absence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.

Elles rentrent.

SCENE IX.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

Béverlei fait un pas en avant & rencontre Stukéli.

BÉVERLEI.

TE voilà, Stukéli! ſçais-tu que la fortune....

STUKÉLI.

Oui, Johnſon m'a tout dit, je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi ſe montra peu commune,
Tu verras ſi la mienne aujourd'hui ſe dément :
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et ſatisfaire Jame, ainſi que Mackinſon.

STUKÉLI.

Fort bien : ils ſont tous deux à préſent chez Vilſon.
La partie eſt conſidérable,
Des flots d'or roulent ſur la table,
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain ;
Mais je les ai laiſſés tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroiable :
Tu viendras à propos leur prêter du ſecours.

BÉVERLEI.

Dans cette maiſon infernale,
Je voudrois, s'il ſe peut, ne rentrer de mes jours ;
Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très-fort de ne point aller là,

On n'y joua jamais une partie égale.
C'eſt ſur un tapis verd le Pérou qui s'étale ;
Tu ſerois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela ;
La fortune, il eſt vrai, n'eſt pas toujours cruelle ;
Tu parois en grace avec elle ;
Avec diſcrétion on pourroit la tâter....
Ce n'eſt point mon avis.

BÉVERLEI.

Oh ! ſois en aſſurance.
... Cependant on peut m'arrêter,
Tu ſçais que Mackinſon a contre moi ſentence.

STUKÉLI.

Je l'avoue, & quelqu'un m'a dit en confidence
Qu'il vouloit dès ce ſoir la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien ! cette raiſon décide ;
Mais n'appréhende rien : je te répons de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, ſi tu m'en crois :
Leuſon viendroit encor me traiter de perfide ;
Il ne parle pas mieux de toi.

En appuiant.

Il dit par-tout avec menace,
Que du bien de ta ſœur tu lui feras raiſon.

BÉVERLEI.

Laiſſons-là ce Monſieur Leuſon,
On peut rabattre ſon audace...

Allons m'acquitter chez Vilſon....
Mais pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui? moi! que je les prenne:
Tu connois le foible que j'ai;
Je te crois aujourd'hui dans une heureuſe veine,
Tu voudras les r'avoir & moi je céderai.
N'y va pas, Béverlei, permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc ſi foible, & que ſur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête;
Que mes yeux en ſoient éblouis?

STUKÉLI.

Un peu d'or! des monceaux.

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis:
Mais... ne nous y fions que de la bonne ſorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne joûrai plus, c'eſt un parti bien pris;
Mais, puiſqu'enfin tu crois cette épreuve ſi forte,
N'entrons pas, demandons Mackinſon à la porte.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Il fait nuit.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

QUE parlez-vous, ô Ciel! de fer & de poiſon?

BÉVERLEI.

Mon ſort eſt-il aſſez funeſte?
J'ai tout perdu : rien ne me reſte,
Que l'affreux déſeſpoir qui trouble ma raiſon :
Ma fureur va juſqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilſon?
Si mes conſeils ſur vous avoient eu quelque empire,
Votre ami...

BÉVERLEI.

Mon ami! Barbare, à toi ce nom!
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de ſon ſouffle impur empoiſonna ma vie,
Un monſtre par l'enfer contre moi déchaîné;

Sans cette amitié déteſtable,
Seroit-il un mortel plus que moi fortuné ?
En eſt-il un plus miſérable ?
Heureux pere, heureux frere, & moins époux qu'amant,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien deſirable ?
Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la ſemence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur & ma vie :
Voilà ce qu'a produit ta funeſte amitié.

STUKÉLI.

J'excuſe le malheur : votre injuſtice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié :
Mais avez-vous donc oublié,
Que ſûr, diſiez-vous, de vous-même,
Prêt d'entrer chez Vilſon, je vous ai ſupplié....

BÉVERLEI.

Tu brûlois de m'y voir... oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu ſçavois inſpirer la fureur d'y courir :
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit lui même à périr...
Mais, répons-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains ?

STUKÉLI.

Vous ſçavez que, pour m'en défendre,
Tous mes efforts ont été vains :
Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître, donne-t-on du poiſon
Au furieux qui le demande ?

STUKÉLI.

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James & Mackinſon ;
J'eſpérois.....

BÉVERLEI.

J'ai contre eux un violent ſoupçon.
De ſcélérats c'eſt une bande,
Dont la caverne eſt chez Vilſon.
Ma perte n'eſt pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé,
Et par moi l'un & l'autre en jouant obſervé,
M'a paru loyal & fidèle.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu ?

STUKÉLI.

Béverlei !

BÉVERLEI.

Je ne ſçais....
Il me prend contre toi des mouvemens de rage....

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche aſſez....
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage ! la mort... Mais, ma femme ! mon fils !
Il le ſaiſit au colet.
Traître, tu m'as plongé dans l'abîme où je ſuis :
Il faut m'en tirer, ou ſur l'heure....
Je ne me connois plus... Pardonne... Tu me fuis ?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accabler de reproches ſanglans!

BÉVERLEI.

Ah! dans mes tranſports violens,
Puis-je ſçavoir ſi je t'outrage?
Sçais-je ce que je dis? Suis-je maître de moi?
Non.... Crains tout en effet.... dans un moment de rage,
Je puis te poignarder, & moi-même après toi.

Il lui fait ſigne de s'en aller avec un geſte furieux.

SCENE II.

BÉVERLEI, *ſeul.*

OU porté-je mes pas? Ciel! dans quel antre ſombre,
D'une ame bourrelée enſevelir l'horreur?
C'eſt en vain que la nuit me couvre de ſon ombre,
On n'échappe point à ſon cœur.
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même.
.... O déſeſpoir! ô honte extrême!
Quoi! de mon repentir ce jour même eſt témoin!
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Apprit, ſans murmurer, à ſouffrir le beſoin,
Ma femme eſt par moi conſolée!
Son bonheur, déſormais, doit faire tout mon ſoin;
Loin de Londre & du jeu qu'à jamais je déteſte,
Je lui peins le ſéjour céleſte....

L'enfer, hélas! n'étoit pas loin.
C'en eſt fait, à ſes yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort.... Mais quelqu'un vient, je crois le reconnoître.
Oui, c'eſt lui-même, c'eſt Leuſon:
On dit que ſes propos reſpirent la menace;
Que du bien de ma ſœur il veut avoir raiſon:
Je prétens que lui-même ici me ſatisfaſſe.

SCENE III.

BÉVERLEI, LEUSON.

LEUSON.

QUELQU'UN a prononcé mon nom.
Béverlei!... la rencontre eſt heureuſe:
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié!
C'eſt avoir l'ame généreuſe.
Qui vous chargeoit, Monſieur, de ce ſoin?

LEUSON.

L'amitié.
J'eſpere en tout ſon jour faire bien-tôt paraître
Le mortel le plus noir, & l'ami le plus traître....
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déja qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler?
Quel eſt-il?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteſte qu'il m'aime,
Et loin de moi ſa bouche oſe me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme....

BÉVERLEI.

Je vais clairement m'exprimer :
J'ai, ſi l'on vous en croit, perdu, par ma folie,
Tout le bien que ma ſœur vous devoit apporter :
Voilà dans tous les lieux ce que Leuſon publie.
Qu'il oſe en ma préſence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur & le ton de menace
Ont cauſé bien des maux qu'on eût pu prévenir ;
Et peut-être un autre à ma place....
Mais je ſçaurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne ſois prêt à ſoutenir.
Des diſcours qu'on me fait tenir :
Nommez le délateur, & de ſa vile audace
Cette main ſçaura le punir.

BÉVERLEI.

Je ſçais ce qu'il faut que je penſe,
Et ce n'eſt-là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O Ciel ! quel étrange diſcours !
Béverlei me tient ce langage !
Mais nous nous ſommes vûs dans le champ de l'honneur :
Il ſçait bien qu'aiſément on ne me fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne ſçais rien que mon outrage,
Et ſans diſcourir davantage,
Défendez vos jours.

(Il tire ſon épée.)

LEUSON, *froidement.*

Frappe, Ingrat;
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil ſcélérat,
De tout ce qui t'eſt cher a cauſé la ruine:
Il te reſte un ami.... Que ta main l'aſſaſſine.

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma ſœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête,
Je les accomplirai: ma main eſt toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare; ſi c'eſt l'être,
Ah! ſois le donc encore en me perçant le cœur;
Tu me vois à ce trait prêt à te reconnaître.

LEUSON.

Remets ce fer: je vois qu'un traître
A contre ton ami ſourdement manœuvré:
Je crois même entrevoir le but qu'il ſe propoſe.

BÉVERLEI.

Eh! par quel raiſon juger qu'il m'en impoſe?

LEUSON.

Il ſçait que je l'ai pénétré:
En t'armant contre moi le lâche fourbe eſpere,
De l'un des deux, au moins, par l'autre ſe défaire;
Mais ſon eſpoir ſera trahi:
Tu ne verſeras point le ſang de ton ami;
Ma main du ſang du mien ne ſera point trempée;

Remets, te dis-je, cette épée :
Adieu, rentre chez toi : demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

SCENE IV.

BÉVERLEI, *seul.*

CE sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche:
Dans l'occasion je l'ai vû,
Sa valeur fût toujours sans tache.
Stukéli m'auroit-il déçu?...
Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à la vie?
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux.
D'un coup terminons tous mes maux;
Il faut qu'avec ce fer, elle me soit ravie...

SCENE V.

BÉVERLEI, JARVIS.

Jarvis pendant le monologue est entré sur la Scene, & s'est approché de Béverlei, que dans l'obscurité il cherche à reconnoître.

BÉVERLEI, *appercevant quelqu'un près de lui.*

QUI s'avance vers moi? parle, est-ce un assassin?
Si tu l'es, viens, suis moi : ma main,

Plus que la tienne encore, eſt de ſang altérée;
Et plus que toi, je porte dans mon ſein
Une rage déſeſpérée.

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI.

Ah! bon-homme, c'eſt toi?
Que fais-tu ſi tard dans la rue?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monſieur, pardonnez-moi;
Vous-même... (*il voit l'épée nue.*) Ciel!

BÉVERLEI.

Quoi donc?

JARVIS.

Votre épée... elle eſt nue...
Auriez-vous... Ah! Monſieur, vous me glacez d'effroi.

BÉVERLEI, *ſans écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La miſere, l'opprobre eſt par-tout ſur mes pas.
Ce n'eſt que par un prompt trépas...

JARVIS.

Monſieur.... De ſa douleur l'ame toute occupée,
Il ſe parle à lui-même & ne m'écoute pas!
O mon maître!

BÉVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas!

C'eſt le pauvre Jarvis... donnez-moi cette épée;
Monſieur, au nom de Dieu, donnez-la moi: je crains....

BÉVERLEI.

Oui, prens-la, prens ce fer, ôte-le de mes mains.
Peut-être en ce moment, c'eſt le Ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah! Monſieur, quelle eſt donc ma joie!
Et que Jarvis ſe tient heureux!...

BÉVERLEI.

Puiſſes-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!
Mais ne reſte pas davantage:
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche eſt le cruel partage;
Rentre, bon vieillard, couche-toi;
Va trouver le repos... qui n'eſt plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, Monſieur, je vous ramene.

BÉVERLEI.

Non... jamais.

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine,
Madame... Pardonnez; vous voulez donc ſa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle, & pour mon fils, de tous les maux le pire,
C'eſt peut-être de vivre... oui, dans leur triſte ſort,
Ils paſſeront, hélas! leurs jours à me maudire.
Laiſſe-moi... de la nuit je chéris la noirceur,

Je voudrois en pouvoir redoubler les ténébres;
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur....

Il a l'air d'écouter.

N'entens je pas des cris funébres?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BÉVERLEI.

O remords! O fureur!
Va-t-en? Couché sur cette pierre,
Je passerai la nuit à dévorer mon cœur.
Eh! puissé-je jamais ne revoir la lumiere!

Il s'étend sur des pierres.

JARVIS, *à ses pieds.*

Ah! mon cher maître, à vos genoux,
Votre vieux serviteur en larmes vous conjure...
Au nom de Dieu, relevez-vous,
Vous n'avez point une ame dure;
Madame est dans les pleurs...

SCENE VI.

Madame BÉVERLEI, *sortant de chez elle avec une Lanterne*, M. BÉVERLEI *sur les pierres*; & JARVIS, *à genoux faisant une Scene muette.*

Madame BÉVERLEI.

JARVIS ne revient pas :
Je ne puis soutenir une plus longue attente :
Un trouble affreux m'agite... O Ciel ! conduis mes pas,
Guide ma démarche tremblante.

Elle s'avance du côté où sont Béverlei & Jarvis.

BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre pere, Monsieur, me montroit plus d'égard,
Et vous-même dans votre enfance...
Mais je vois que vers nous une clarté s'avance :
Prenez garde... quelqu'un.

Madame BÉVERLEI, *qui s'est approchée.*

J'entens sa voix, je croi :
Oui, c'est lui... c'est Jarvis... Que mon ame est émue !
Je frémis.... approchons.... Ciel, qu'est-ce que je voi ?

JARVIS.

C'eſt Madame !

BÉVERLEI.

Ma femme ! O terre, engloutis-moi !

Madame BÉVERLEI, *à ſon mari.*

Mon ami... je me meurs... ce ſpectacle me tue...
Cruel, vous détournez la vûe ;
Vous fuyez mes regards... mon cœur ſe ſent glacer ;
Parlez-moi... vous voyez qu'à peine je reſpire :
Ah ! par pitié, faites ceſſer
Tout le trouble & l'effroi que ce moment m'inſpire.

BÉVERLEI.

Je vais plutôt les redoubler :
Frémiſſez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire.
De malédictions vous m'allez accabler.

Madame BÉVERLEI.

Ah ! mon cœur en eſt incapable ;
Il n'apprendra jamais qu'à benir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux eſt un miſérable,
Qui ne doit être vû par vous
Que comme un monſtre déteſtable.
Ce jour a fixé notre ſort ;
La miſere & les pleurs, voilà votre partage :
C'eſt celui de mon fils... & le mien, c'eſt la mort.

Madame BÉVERLEI.

Quoi donc !

BÉVERLEI.

Tout eſt perdu : le déſeſpoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'eſt reſté.

Maudissez votre époux, il l'a bien mérité.

Madame BÉVERLEI.

Exauce mes vœux & mes larmes,
Ciel ; d'un œil de bonté regarde sa douleur :
De son front obscurci dissipe les allarmes,
Ramene la paix dans son cœur.
Si l'infortune & la misere
Doivent tomber sur l'un des deux,
Epuise sur moi ta colere,
Et que Béverlei soit heureux.

BÉVERLEI.

Et c'est ainsi que me maudit ta bouche !
O d'un indigne époux vertueuse moitié,
Combien tant de bonté me confond & me touche !

Madame BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche.
Eh ! pourquoi succomber au poids de tes douleurs ?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage ;
Mon partage n'est point la misere & les pleurs.

BÉVERLEI.

Que nous reste-t-il ?

Madame BÉVERLEI.

Le courage,
Et le travail... Tu sçais que toujours quelque ouvrage
Dans ton absence occupoit mes momens :
Je trompois la longueur du temps :
Ah ! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaisir :
Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir ;
Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir,
Mon déſeſpoir cede à ſes charmes.
Je me jette en ton ſein que je baigne de larmes...
O chere & tendre épouſe, & tu ne me hais pas!

Madame BÉVERLEI.

Je t'aime, & je te plains.... Hélas!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, UN SERGENT, *ſuivi d'un Record.*

LE SERGENT, *à Béverlei.*

JE vous arrête, il faut me ſuivre.

BÉVERLEI.

O fortune! voilà le dernier de tes coups;
On ne m'y verra pas ſurvivre.

Madame BÉVERLEI.

Monſieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'eſt de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien eſt la ſomme?

LE SERGENT.

Trois cents pieces.

JARVIS.

Chez moi, j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon-homme.
Il faut le tout.

JARVIS.

Demain, je puis.
En fondant un Contrat....

BÉVERLEI.

(*Au Sergent.*)

Finissons. Je vous suis....
Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame.
Mais, gardez votre argent.... Embrassez-moi, ma femme :
Pour la dernière fois, je vous tiens dans mes bras....
Il faut subir mon sort....

On l'emmene.

Madame BÉVERLEI, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

La Scene repréſente la chambre d'une priſon : il doit y avoir d'un côté une table ſur laquelle eſt un pot d'eau, & un verre dans une jatte, & de l'autre un fauteuil, & une chaiſe à côté : Tomi eſt dans le fauteuil, & Jarvis ſur la chaiſe à côté.

SCENE PREMIERE.

TOMI, JARVIS.

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

SEs yeux ſe ferment... il ſuccombe.
Pauvre enfant ! le voilà qui dort.
O l'heureux âge ! ſans effort,
Dans les bras du ſommeil il tombe ;
Il ne craint pas que du remord
La voix en ſurſaut le réveille ;
Son innocence en paix ſommeille ;
Tandis que, le cœur déchiré,
Son pere malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ſes yeux le ſommeil ſoit entré.
Quel changement fatal ! O mon maître, mon maître,

A quelle passion vous vous êtes livré ?
Que de vertus en vous un seul vice a détruites !
Et qu'il a d'effroyables suites !
Puisse le Ciel...

SCENE II.

Madame BÉVERLEI, JARVIS.

Madame BÉVERLEI.

QUE fait mon fils ?

JARVIS.

Vous voyez, Madame, il repose.

Madame BÉVERLEI, *en le baisant.*

Dormez, cher enfant ! Ah ! Jarvis,
Quels tourmens son pere me cause !
Mes discours, tu le sçais, avoient eu quelque fruit ;
J'avois de ses transports calmé la violence :
Cette prison a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroyable nuit !
Plongé dans un morne silence,
L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre, ni voir ;
Et soudain furieux jusques à la démence,
Poussant les cris du désespoir,
Il détestoit son existence.

JARVIS.

O mon maître !

Madame BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,
J'invoquois

J'invoquois les doux noms & d'époux & de pere;
A mes larmes, à ma priere,
Il n'oppoſoit que des fureurs :
Deux fois cruellement ſes bras m'ont repouſſ e.
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir ſa femme à ſes pieds abaiſſée,
Son cœur s'eſt vivement ému :
Contre ſon ſein il m'a preſſée;
Le torrent de nos pleurs alors s'eſt confondu.

JARVIS.

Je ſens couler les miens.

Madame BÉVERLEI.

Sa fureur s'eſt calmée :
Par le ſommeil enfin ſa paupiere fermée
D'un repos paſſager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le Ciel en ſoit loué.

Madame BÉVERLEI.

Mais, cependant, ma ſœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agîſſe,
Et que pour mon époux il ſeroit important,
Qu'au-dehors ſans tarder un moment je la viſſe :
Je vais profiter de l'inſtant,
Jarvis, où mon mari ſommeille.
Toi, ſois bien attentif, prens garde; &, s'il s'éveille.
Ne le laiſſe point ſeul, mene lui ſon enfant,
A l'aſpect de ſon fils, à cette chere vûe,
D'un ſentiment ſi doux un pere a l'ame émue!...
Béverlei ſentira ſon tourment adouci;
A l'inſtant je reviens ici :
Si de toi je n'étois pas ſûre,
Mon cœur à le quitter ne pourroit conſentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.

Madame BÉVERLEI, *après avoir été doucement regarder par la coulisse.*

Il n'a pas changé de posture,
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.

Elle sort.

SCENE III.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS.

JUSQU'AU retour de ma maitresse,
J'espere qu'il reposera :
Que de vertu, que de tendresse !
L'excellente femme qu'il a !
Qu'il seroit avec elle heureux, s'il sçavoit l'être !
J'entens du bruit.... allons doucement reconnoître....
Il ne dort plus... c'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre cependant, & l'œil moins égaré.

SCENE IV.

BÉVERLEI, JARVIS, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *à part.*

MA femme eſt éloignée ; écartons ce bon-homme :
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger ſomme ;
Le repos, bientôt, vous a fui.

BÉVERLEI.

Ta maîtreſſe eſt dehors ?

JARVIS.

Quelques ſoins néceſſaires
L'ont forcée à ſortir, Monſieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je ſens que du ſommeil le baume favorable
Dans mon cœur plus tranquile a ranimé l'eſpoir.
J'ai beſoin du conſeil d'un ami véritable :
Je veux entretenir Leuſon.
Va le trouver, Jarvis ; dis-lui qu'en m'a priſon
Il me faſſe à l'inſtant l'amitié de ſe rendre. ...
Qui te fait héſiter ?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon :

Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BÉVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois,
Tu vois que je suis fort tranquile.

JARVIS.

Grace au Ciel, Monsieur, je le vois.

BÉVERLEI.

Va donc, je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne; obéis-moi.

JARVIS, *après un air d'hésitation.*

J'y vais.

SCENE V.

BÉVERLEI, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *après avoir fait quelques tours de l'air le plus sombre.*

Mon heure est arrivée:
J'ai prononcé l'arrêt... cet arrêt est la mort.
D'opprobre mon ame abreuvée
Ne peut plus soutenir son sort.
A ses tourmens mon cœur succombe.

En disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau dans un verre, & y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche.

Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormir!... Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Etoit un éternel... & funeste réveil!
Et si d'un Dieu vengeur... il faut que je le prie:
Dieu dont la clémence infinie....
Je ne sçaurois prier... du déſeſpoir ſur moi
La main de fer appeſantie
M'entraîne... cependant, j'entens, avec effroi,
Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie:
Arrête, malheureux: tes jours ſont-ils à toi?
O de nos actions incorruptible Juge,
Conſcience!.... Mais quoi! ſans eſpoir, ſans refuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le beſoin!
Auteur de leur miſere, en être le témoin!
Endurer le mépris, pire que l'infortune!
Mourir enfin cent fois, pour n'oſer mourir une!
Ah! c'eſt trop balancer... on peut braver le ſort:
Mais la honte! mais le remord!
Il prend le verre.
Nature, tu frémis... Terreur d'un autre monde,
Abîme de l'éternité,
Obſcurité vaſte & profonde,
Tout cœur à ton aſpect ſe glace épouvanté:
Mais j'abhorre la vie, & mon deſtin l'emporte.
Il boit.
Ç'en eſt fait.... c'eſt la mort qu'en mes veines je porte:
De mes jours ce ſoleil éclaire le dernier.
O ſi l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier!
Mais des pleurs des vivans ſi l'ame encore émue
Voit ceux qui lui ſont chers ſouffrans & malheureux,

Si j'entens vos cris douloureux,
O ma femme, ô mon fils, ô famille éperdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourmens plus affreux.
... O réflexion trop tardive!...

Il fait quelques tours & apperçoit son fils.

Mon fils! un doux sommeil tient son ame captive.
(1) Je n'entendrai donc plus le son de cette voix,

---

(1) J'ai changé cet endroit: voici la premiere leçon qui étoit, je crois, plus théâtrale; mais dont plusieurs personnes ont été révoltées.

Pauvre enfant! tu ne sens ni ne prévois ton sort:
La honte de ma vie & l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage;
L'opprobre sera ton partage.
De misere accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere:
La vie est-elle donc un bien si précieux?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere;
Qui t'en délivreroit t'ôteroit un fardeau:
Que n'a-t-on étouffé ton pere en son berceau!
Mais déja le poison... Je sens que je m'égare;
Une épaisse & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare.
Que dis-je, fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant; vivre est un long supplice.
Mon fils ce seroit-là ton sort:
Osons l'y dérober, le moment est propice:
Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort;
Ce fer.... Tuer mon fils! Le transport est horrible....!
Nature! ah! je sens que ta voix
Jette en mon cœur un cri terrible:
Que je t'embrasse, au moins, pour la derniere fois.

A mon oreille, hélas ! si chere !
Que je t'embrasse, au moins, pour la derniere fois.
O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !

Il s'assied à côté sur la chaise.

Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit.
Cette bouche.... ces traits.... Ce sont ceux de sa mere :
Pauvre enfant ! (*Il se lève.*) tu ne sens, ni ne prévois ton sort ;
La honte de ma vie, & l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage :
L'opprobre sera ton partage.
De misere accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere.
La vie est-elle donc un bien si précieux ?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere :

O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !

Il s'assied à côté de l'enfant.

Hélas ! qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit....
Cette bouche.... ces traits, ce sont ceux de sa mere....
Qu'il vive.... Mais, que dis-je ?... Est-ce donc le chérir !

Il se leve.

Vouloir qu'il vive pour souffrir !...
Ciel ! un feu dévorant au-dedans me consume ;
Mon sang de plus en plus s'allume ;
Le temps est précieux : soit raison, soit fureur....

Il leve le fer sur son fils.

Il s'éveille !

TOMI, *effrayé.*

Papa.... Vos yeux.... Ils me font peur.

&c.

Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau.
Que n'a-t on étouffé ton pere en son berceau?
Mais déja le poison... je sens que je m'égare;
Une épaisse & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare:
Que dis-je fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant, vivre est un long supplice.
Mon fils ce seroit-là ton sort...
Osons l'y dérober... le moment est propice;
Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort.
Ce fer... Tuer mon fils! Le transport est horrible.
Nature! ah! ta voix dans mon cœur
Vient de jetter un cri terrible...
Il s'éveille.

TOMI.

Papa... vos yeux... ils me font peur.

BÉVERLEI.

Sa voix a je ne sçais quel charme...

TOMI, *tombant à genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas, il me désarme.

Il jette le poignard.

O malheureux enfant! O mon fils, lève-toi:
Mes pleurs inondent ton visage...

Madame Béverlei entre avec Henriette.

SCENE VI.

TOMI, BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

TOMI, *courant à sa mere.*

MAMAN, sauvez Tomi.

Madame BÉVERLEI.

Ciel ! quel est mon effroi !
Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage ?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez-en moi le plus sauvage ;
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juste Ciel !

Madame BÉVERLEI.

Par pitié ! ... votre fils ! ... quelle horreur !
Barbare, & vous osez l'avouer à sa mere !
O mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,
Il n'est besoin que de ma mort...

Madame BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher & cruel époux ! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté,

Sçachez que Leuſon ſe prépare;
Sçachez que Stukéli ce monſtre déteſté...

BÉVERLEI, *à part.*

De mes ſens quel tourment s'empare!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LEUSON, JARVIS.

LEUSON.

BEVERLEI, vos fers ſont rompus:
Par Jame aſſaſſiné, Stukéli ne vit plus;
Un différend entr'eux eſt né ſur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'eſt plus?

LEUSON.

Non, Jame eſt arrêté:
Vos effets ſont en ſûreté.
Cher ami, reprenez courage;
Tout vous ſera rendu.

BÉVERLEI.

Je me ſuis trop hâté.
Ah! malheureux!

Madame BÉVERLEI.

Eh quoi! cette nouvelle...

LEUSON.

Ses traits ſont renverſés.

BÉVERLEI.

Une douleur cruelle...

LEUSON.

Madame, il faut un prompt secours.

Madame BÉVERLEI.

Courez, Jarvis. (*Il sort.*) O Ciel, sois mon recours!

BÉVERLEI.

Le calme à la douleur succède.
O ma femme!

Madame BÉVERLEI.

Eh bien? quoi? mon ami, mon époux!

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remède:
Il n'en est point.

Madame BÉVERLEI.

Que dites-vous?
Il en est, il en est.

BÉVERLEI.

Epouse digne & chere,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de pere.

LEUSON.

O malheureux ami! Qu'avez-vous fait?

HENRIETTE.

Hélas!
Mon frere, avez-vous pu...

Madame BÉVERLEI.

Non, je ne le crois pas:
Cet horrible attentat...

BÉVERLEI.

Tout mon cœur le déteſte.
Pere dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeſte,
J'ai violé les Loix de la Terre & du Ciel.

Madame BÉVERLEI.

Je meurs.

Leuſon la ſoutient.

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable Tribunal
De celui qui me donna l'être;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal;
Le calme où je me trouve....une foibleſſe extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme: ah! dites-moi que vous me pardonnez.

Madame BÉVERLEI, *avec des ſanglots.*

Puiſſe le Ciel, hélas! vous pardonner de même (1).

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

---

(1) A la repréſentation on abrége ainſi la Scene:

Madame BÉVERLEI.

Puiſſe le Ciel, hélas! vous pardonner de même.

BÉVERLEI.

Il voit mes remords, & vos pleurs....
Mon fils!...

Le fils ſe met aux genoux de ſon pere d'un côté; la mere doit être de l'autre, abîmée de douleur.

Vous me perdez, il vous reſte une mere:
Qu'elle vous ſoit toujours, &c.

Il s'incline, ſoutenu par ceux qui l'entourent.

Dieu de miſéricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence :
Ta juſtice pardonne au cœur qui ſe repent ;
Fais luire à ce coupable un rayon d'eſpérance :
Tu vois mes remords infinis :
S'ils ne peuvent, Grand Dieu, déſarmer ta vengeance,
Ne l'étens pas du moins ſur ma femme & mon fils.

Madame BÉVERLEI.

Ah ! qu'il prenne ma vie, & qu'il ſauve la tienne.

Elle ſe précipite à ſes pieds, abîmée de douleur.

BÉVERLEI, *à Leuſon.*

Prenez ſoin d'elle & de ma ſœur,
Digne ami, dont ſi mal j'avois connu le cœur.
Mon fils... qu'il s'approche, qu'il vienne.

L'enfant ſe met aux genoux de ſon pere, ſa mere eſt de l'autre côté : Béverlei, après les avoir regardés :

Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs.
O mort ! qu'en ce moment je reſſens tes horreurs !...
Vous me perdez, mon fils : il vous reſte une mere ;
Qu'elle vous ſoit toujours & reſpectable & chere ;
Et ſi du Jeu jamais vous ſentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre pere...
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs.

Madame Béverlei s'évanouit & la toile tombe.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *Béverlei*, Tragédie Bourgeoise, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 6 Juin 1768.

MARIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1768.

PQ 1955 B66F3
Barthe, Nicolas Thomas
Les fausses infidélités

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY